le monde libertaire
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE
MENSUEL — N° 23 — DECEMBRE 1956 PRIX : 30 FRANCS 53 bis, rue Lamarck. PARIS (18e)

EST-CE LA GUERRE ?

par Maurice LAISANT

NON, ce n'est pas un titre facile et bien fait pour tenir en haleine l'opinion affolée par la perspective d'un « à suivre » numéro.

C'est l'évolution des événements plus inquiétante de jour en jour, qui nous impose d'en appeler à tous et de faire retentir une fois de plus le signal d'alarme.

Partout la guerre menace, et menace plus encore de se centraliser, partout le système sur lequel repose le monde tourne en vain sur lui-même sans trouver d'autre issue, partout la perspective d'une extermination générale pèse sur les peuples, qui peuvent être jetés demain, de gré ou de force, dans une tuerie, partout devant la monstrueuse des appareils qui risquent de les broyer, ces peuples ne savent plus qu'opposer passivité et apathie.

Où en sommes-nous ?

Un gouvernement socialiste entretient la politique coloniale, et sert si bien la réaction que celle-ci n'a jamais eu de meilleur valet, et la guerre d'Algérie se poursuit, sans mettre à la raison ceux qu'une presse indécente de mensonge nous présente comme une poignée de brigands.

A Suez, après des incidents de frontière, Israël pénètre en Egypte et se dirige vers le canal, cependant que l'Angleterre et la France volent au secours de l'agresseur... et des intérêts siégeant en Moyen-Orient.

Cependant que la très communiste Russie parle d'envoyer des volontaires pour défendre le très fasciste Nasser.

Au milieu de toute cette confusion un peuple secoue son joug, jette à bas son tyran et, vaincu par lui, oppose une grève générale plus héroïque peut-être encore que son insurrection.

La sauvagerie du fascisme rouge est telle que le monde s'émeut, ou fait semblant, sans que cela interrompe ses combines financières et politiques.

Au contraire, elles se trouvent favorisées par le sursaut de colère des masses.

Quel beau prétexte que « la défense de la Hongrie socialiste » pour jeter, fleur au fusil, l'univers dans une guerre mondiale, troisième du nom. Une guerre où rien ne saurait rien à gagner, la Hongrie pas plus que les autres, car il ne serait plus question d'occupation d'usines et de communes libres, sous quelque régime que ce soit.

Ce qui nous évite le pire, aujourd'hui, (et très présentement), ce sont les accords secrets de l'U. R. S. S. et des U.S.A. qui se sont partagé le monde sans souci des Etats qui s'obstinent à se classer « grands », mais à qui il suffit d'une menace de leur couper les vivres pour leur faire évacuer un territoire.

Que cache cet accord inattendu des deux grandes puissances ? Quel intérêt les rapproche ou quel danger commun les menace ? On parle de l'indépendance d'une Chine que qui voudrait jouer la partie.

Toujours est-il que cette époque marque la faillite totale du marxisme dont la branche S. F. I. O. a sombré dans la bourgeoisie et le communisme dans la dictature.

Seul le sursaut de l'homme prenant conscience de son indépendance et de ses responsabilités peut encore sauver l'humanité.

C'est à lui que, depuis tou jours les anarchistes font appel.

On s'installe dans la guerre

Ça recommence, on stocke.

On stocke tout ; ce qui manque et ce qui ne manque pas... et que de ce fait on fait mangquer.

On affole l'opinion par les bruits les plus absurdes et les plus divers, qui permettent à ceux qui les diffusent d'effectuer de belles opérations commerciales.

Malheur à qui ne suit pas le mouvement et que son abstentionnisme fera victime du pauruisme général.

Par sa veulerie et sa bêtise le peuple se met au diapason de ceux qui le gouvernent.

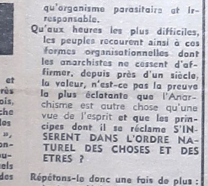
Tandis qu'en haut lieu on ruine l'économie de la nation pour la sanité d'une guerre sans issue tandis qu'on sacrifie l'industrie, qu'on raréfie les vivres, qu'on généralise le chômage, qu'on paralyse l'activité de tout un pays, la masse semble-t-il ne cherche qu'à s'adapter à une telle démence.

Un peuple pouvait se dresser dire non à tant de criminelle sottise, faire face à l'incapacité de ses dirigeants. Non ! il s'installe dans la guerre, il s'y vautre, il a la nostalgie du marché noir, des combines louches, des trocs avantageux, de toutes les grandes et petites saloperies qu'on peut se procurer dans l'actuel trouble des périodes déguenlasses.

Il a laissé partir ses fils au casse-pipe, il ne laissera pas ripter l'occasion de satisfaire ses appétits mercantiles.

A la bonne vôtre, mes salauds.

RAUCIME.



— Au noir, tout ce que vous voudrez...

EDITO

TOUTE la presse l'a dit et redit, imprimé jour après jour : les insurgés hongrois, après avoir balayé l'Etat fantoche installé par les Russes dans les lendemains de la « libération », formèrent des Comités révolutionnaires, élirent des Conseils d'ouvriers et de paysans, d'intellectuels et d'étudiants, instaurèrent des Communes libres.

Toute la presse l'a dit. Mais pas un journal n'a songé — ou n'a voulu — tirer l'enseignement qui découle de ces faits : savoir que lorsqu'un peuple s'insurge et bouscule les institutions existantes, il s'oriente, naturellement et instinctivement, VERS DES FORMES D'ORGANISATIONS LIBERTAIRES.

Car c'est un fait que nul historien ne pourrait nier : à toutes les époques et sous toutes les latitudes, aux heures cruciales de l'histoire où, sous une poussée révolutionnaire, s'écroule, se disloque et s'évanouit l'appareil étatique, un ordre nouveau s'instaure, qui consacre le triomphe des principes essentiels de l'Anarchisme : la formation spontanée de cellules de bases d'où surgissent, librement élus et directement responsables devant ceux qui les nomment, des organismes aux appellations parfois différentes, mais identiques dans leurs principes : Soviets, Comités, Conseils, Communes libres, etc..., qui assurent toutes les tâches de gestion et d'administration auparavant dévolues à l'Etat.

Ce phénomène révolutionnaire, à peu près constant, réalise ce TRANSFERT du Pouvoir que préconisent les anarchistes, lorsqu'en une organisation horizontale procédant de la Série, le Pouvoir bascule du sommet de la pyramide vers la base sur laquelle il s'étale. A ce stade, l'Etat a disparu en tant qu'entité métaphysique et omnipotente, qu'organisme parasitaire et irresponsable.

Qu'aux heures les plus difficiles, les peuples recourent ainsi à ces formes organisationnelles dont les anarchistes ne cessent d'affirmer, depuis près d'un siècle, la valeur, n'est-ce pas la preuve la plus éclatante que l'Anarchisme est autre chose qu'une vue de l'esprit et que les principes dont il se réclame S'INSERENT DANS L'ORDRE NATUREL DES CHOSES ET DES ETRES ?

Répétons-le donc une fois de plus : toute société structurée en Etat est, par essence et par vocation, oppressive et liberticide. La liberté ne peut exister que là où le groupe de base sur autonomie cette autonomie trouvant ses limites NATURELLES dans les exigences de la vie sociale qui commandent son IMBRICATION dans un ensemble fédéré. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir de cette SYNTHESE du particularisme et de l'universalisme que pourra s'instaurer une paix durable et une prospérité réelle par la sauvegarde des libertés et l'émulation des activités créatrices.

Ceux qui tirent du Pouvoir les privilèges pour la préservation desquels ils sont prêts à tous les crimes — les éternels Versaillais — ne s'y trompent pas. C'est pourquoi à Paris, en 1871, comme à Budapest en 1956, ils mobilisent la Mensonge, la Terreur et le Massacre pour briser l'élan du peuple vers sa véritable libération.

Ainsi se prouve que la Révolution a toujours le même visage : elle est populaire, fédéraliste et libertaire. Et que la contre-révolution a, elle aussi, toujours le même aspect : elle est bureaucratique, centraliste et autoritaire — même lorsqu'elle s'affuble du masque d'un pseudo « socialisme scientifique ».

Puissent les révolutionnaires de demain prendre conscience de ces réalités et ne pas laisser les politiciens les frustrer, une fois de plus, de leurs futures victoires.

le ML

APRÈS TRENTE ANNÉES D'IMPOSTURE

VOICI L'HEURE DE LA VÉRITÉ

par Maurice FAYOLLE

D'ALGER à Budapest en passant par Berlin, Poznan et Varsovie, la Liberté sonne le tocsin et appelle les peuples à la lutte.

Dans le maquis algérien comme sur les barricades de l'héroïque Hongrie, un vent s'est levé que n'éteindront ni les ratraillures du « socialiste » Guy Mollet, ni les tanks du « socialiste » Khrouchtchev.

Partout, le masque tombe, le mensonge s'écroule. Après un long voyage au bout de la nuit, voici que se lève une aube nouvelle. Dramatique, sanglante, à la mesure de l'interminable attente, elle porte en elle les espérances révolutionnaires de ce siècle.

Cela ne pouvait durer. Les faux prophètes, les falsans du Socialisme, ceux qui, durant ces trente dernières années, ont prostitué ce grand idéal dans l'ordure politicienne ou dans l'ignominie policière, se démasquent enfin.

Pendant que l'armée française — au nom de la Démocratie — tente vainement de maquiller la révolte du peuple algérien et s'enlise dans la grotesque aventure égyptienne, l'armée soviétique — au nom du Socialisme — écrase la magnifique insurrection de l'héroïque, peuple hongrois.

Mollet et Lacoste rejoignent ainsi Khrouchtchev et Boulganine dans cette « gloire » qui s'illustrèrent avant eux le « républicain » Thiers et le « socialiste » Noske.

Mais ces tentatives désespérées des politiciens et des bureaucrates pour conserver le pouvoir et ses privilèges démontrent que les peuples ont cessé d'être leurs dupes. Aux culés dans leurs tanières, les imposteurs du socialisme se révèlent tels qu'en eux-mêmes ils n'ont jamais cessé d'être : des ennemis du peuple.

Après avoir été paralysé pendant plus de trente années par les mystificateurs de la « Démocratie socialiste » comme par les imposteurs de la « Dictature du Prolétariat », le véritable socialisme va reprendre sa marche en avant.

L'heure de la vérité a sonné. Les dirigeants les faux prophètes à se dévoiler, les récents événements ont clarifié la situation. Le double et simultané écroulement d'un mythe et d'un mensonge doit permettre à la lutte sociale de retrouver son sens.

Aux anarchistes, comme à tous les éléments de l'avant-garde révolutionnaire d'en prendre conscience et d'agir en conséquence.

L'épopée hongroise

Hongrie, octobre-novembre 1956 : un nom et une date qui s'inscriront dans l'Histoire en lettres de feu — et de sang.

Car nul n'oubliera jamais l'incroyable héroïsme de ce petit peuple. Sur la terre des Magyars labourée par les colonnes blindées de l'envahisseur, les tanks peuvent tracer leurs sillons funèbres ; ils ne pourront empêcher l'Histoire d'enregistrer le nom des assassins.

Ni celui de leurs complices. L'ignoble ramassis de laquais qui, après avoir rampé aux pieds d'un despote et encensé tous ses crimes, couvrent aujourd'hui d'injures les héros de l'insurrection hongroise, peuvent maquiller la vérité, falsifier les faits, truquer les photographies ; leur laborieux travail de falsaires ne pourra empêcher la vague du dégoût populaire de les atteindre et de les submerger.

Quoi qu'en puissent écrire dans l'organe du « Parti des Fusilleurs » les aboyeurs de service, le magnifique élan qui a jeté un peuple unanime, femmes et enfants, ouvriers et intellectuels contre les tanks de l'oppresseur, a jailli des profondeurs populaires et il faut toute la bassesse d'un Thorez, d'un Duclos ou d'un Wurmser pour insulter ces héros et applaudir leurs assassins.

Mais le brouillard de mensonge se dissipe. En France, les intellectuels désertent le Parti et la base s'agite. La C. G. T. n'ose, pour une fois, s'aligner sur l'officine stalinienne et, presque partout dans le monde, des soubresauts secouent les partis communistes. En Hongrie même, des milliers de soldats russes ont déserté, rejoignant leurs frères hongrois dans leur lutte héroïque.

La sauvage ruée des tanks russes sur Budapest a dissipé un mirage et suscité l'indignation de tous les hommes libres. Mais ceux-ci ont le devoir de dénoncer les hypocrites pleurnicheries de la bourgeoisie réactionnaire et du fascisme international.

Comment ne pas être écœuré d'entendre un Pineau dénoncer le crime russe à l'heure même où, sur son ordre, les bombes françaises éventraient

(Suite page 2.)

Sans paroles.

L'équipée égyptienne

La France vit des heures d'immarcescible gloire : à défaut d'une nouvelle Jeanne d'Arc, elle a trouvé un nouveau Bonaparte.

En la personne de Sire Guy Mollet qui, coiffant le bicorne de son illustre prédécesseur, a eu sa campagne d'Egypte.

Là, d'ailleurs, s'arrête la comparaison. Car le brillant héraut du prestige français n'a pas cru devoir aller, en personne, affronter les modernes mamelucks du féroce Nasser, et prononcer des paroles historiques aux pieds des pyramides.

Si nos braves bataillons n'ont pas été dans les sables du désert égyptien, se faire contempler par quarante siècles d'Histoire, du moins ont-ils eu le privilège d'aller contempler les carcasses des cinquantes navires coulés entre les berges du canal de Suez.

Fulgurante victoire qui a permis au stratège en chambre de l'Hôtel Matignon, de triompher : « Nos objectifs sont atteints. » A la suite de quoi, le canal étant obstrué et les pipe-lines sabotés, l'économie française s'asphyxie rapidement !

Notre général imitateur bonapartesque n'avait sans doute pas prévu, dans l'emportement de ses ardeurs guerrières, ce prévisibles choc en retour, conséquence inévitable de la plus absurde des expéditions coloniales. Expédition qui va se solder par une série de désastres plus graves qu'un Aboukir naval.

Désastre financier : déjà épuisé par l'hémorragie algérienne, qui coûte aux contribuables la bagatelle de un milliard par jour, les séquelles de l'équipée égyptienne vont provoquer des difficultés budgétaires incontrôlables. La paralysie de nombreuses industries, consécutive à la disette du pétrole, sur lequel l'Etat prélevait d'énormes bénéfices, va réduire dans de notables proportions les rentrées fiscales à un moment où les dépenses s'accroissent vertiginiesement. D'autre part, le pétrole que nous fournirent les Etats-Unis, *lorsque le gouvernement aura souscrit à leurs conditions*, dont la première est l'évacuation du canal par les troupes franco-anglaises, nous sera vendu à un prix tel que le déficit s'en trouvera accru. On peut donc prévoir une flambée des prix et une nouvelle avalanche d'impôts.

Désastre économique : l'économie française, déjà peu brillante, paralysée par le manque de pétrole et désarticulée par la hausse du prix des matières premières, va connaître de graves difficultés. L'industrie automobile, en particulier, qui fait vivre un million de travailleurs, va entrer en sommeil. Un chômage partiel est donc à peu près certain.

(Suite page 2.)

Des fous criminels ont tiré le premier coup de canon dans la guerre du pétrole

par Paul RASSINIER

PAR application de conventions internationales soldeement, usines sur le droit international lui aussi — du plus fort, les pétroles du Moyen-Orient appartiennent à l'Angleterre, qui était la plus puissante nation du monde à l'époque où elles ont été « établies ».

On savait déjà que cette situation ne faisait l'affaire, ni des pays arabes, qui considèrent comme une richesse nationale les puits situés sur leur territoire et, de temps immémorable, en réclamaient la propriété et le contrôle, ni du petit Etat d'Israël, qui ambitionne de recueillir la succession doit s'ouvrir, ni de la Russie, qui fait tout pour qu'elle s'ouvre.

On savait aussi que les Etats-Unis ne seraient pas fâchés de supplanter l'Angleterre, mais, le souci de préserver l'unité du monde atlantique, on ne faisait que se murmurer de bouche à oreille ; on le sait maintenant quasi officiellement et on ne se prive plus de le dire ouvertement, voire de le clamer.

Les pétroles du Moyen-Orient sont pour eux convoités : il y a guère que la France — il y a au moins cette justice à lui rendre ! — qui, satisfaite d'acheter aux Anglais la plus grande partie du pétrole nécessaire à son économie, ne réclame pas sa part du gâteau. Il est vrai que cette modestie ne l'a pas empêchée d'être la plus pressée d'intervenir, les armes à la main, dans les affaires du Moyen-Orient et il faut nous réligner à notre destin, qui est d'être les trublions du monde et plus spécialement des Anglais.

Guy Mollet croyait peut-être qu'il allait réussir à abattre Nasser et ainsi faire d'une pierre deux coups : remettre le canal de Suez aux mains de ses anciens propriétaires et mettre fin à la guerre d'Algérie, en privant le mouvement de révolte d'un de ses soutiens les plus actifs et les plus efficaces.

Le canal de Suez est obstrué pour six mois ou pour un an, s'il ne l'est pour toujours.

Le dictateur Nasser se porte à merveille.

La guerre d'Algérie continue de plus belle.

Et ce triple échec établit clairement que l'intervention israélo-franco-britannique en Egypte s'inscrit dans un cycle d'événements qui la dépassent et n'ont rien de commun avec les buts que, dans sa belle inconscience, elle disait poursuivre.

De là à dire, comme beaucoup de bons et braves esprits le pensent aujourd'hui seulement, qu'elle a été le premier acte de nature à faire entrer dans une période dangereuse la guerre pour la possession des pétroles du Moyen-Orient, il n'y a qu'un pas et le lecteur m'excusera si je le franchis allègrement.

Car il y a des faits trop significatifs.

⁂

A vrai dire, si on comprend aisément que l'Angleterre veuille conserver une de ses principales sources de revenus sur le marché mondial, que les Etats arabes se considèrent comme exploités par l'Angleterre ou qu'Israël et la Russie soient partis prenantes dans l'éventualité, il faut aller au fond des choses pour comprendre que les Etats-Unis soient entrés dans la compétition.

Les Etats-Unis sont en effet les plus gros marchands de pétrole du monde ; près de 80 % d'une production dont le Moyen-Orient ne représente que 10 à 12 %.

En bonne logique, ces 10 à 12 % ne devraient pas les gêner beaucoup.

Ils les gênent cependant considérablement.

Commercialement d'abord, en ce sens qu'ils les empêchent d'être les maîtres des prix sur le marché mondial : la règle d'or du commerce est sa tendance au monopole et, dans toutes les branches, à la suppression par absorption du moindre petit marguoulin.

Stratégiquement ensuite, car ces 10 à 12 % alimentent l'économie de l'Europe occidentale, ce qui lui garantit une faible mais certaine indépendance, et, par intermittence, s'écartent, jusque Russie, ce qui, étant donné les rapports des deux pays, est une catastrophe.

Par souci commercial comme par nécessité stratégique, les Etats-Unis veulent donc être seuls vendeurs de pétrole sur le marché mondial.

C'est dans ce but qu'au cours de ces deux dernières années, M. Foster Dulles a mis au point tout un programme d'absorption des compagnies anglaises par les compagnies américaines. En plus dernier, le plan avait déjà porté ses fruits puisque la RAMCO n'était plus anglaise que de nom, la majorité des capitaux investis étant d'origine américaine.

D'autre part, pour mettre la main sur l'Irak Petroleum Company et l'Anglo Iranian Company (1), il n'y avait d'autre moyen — une longue expérience le prouvait — que de réaliser l'unité du monde arabe contre les Anglais, et, pour réaliser cette unité, il fallait trouver quelqu'un qui en fût capable. Le département d'Etat s'était rabattu sur Nasser, avec qui il entretenait les meilleures relations.

Mais, en juin dernier, Eisenhower était candidat au renouvellement de son mandat. Ses deux grands électeurs étant les pétroliers et les gros marchands de coton du Sud, il ne pouvait être question de mécontenter l'un ou l'autre.

Avec sa demande de financement du barrage d'Assouan, qui aurait amélioré la production cotonnière de l'Egypte, Nasser tombait vraiment mal. Comme on avait besoin de lui pour le pétrole, il fallait refuser le dit accord satisfaction sans le mécontenter.

En juin donc, l'activité diplomatique fut intense entre les Etats-Unis et l'Egypte. Des journaux — si indiscrets que le Quai d'Orsay leur a supprimé le soutien qu'il leur accordait — ont prétendu qu'entre Nasser et le département d'Etat, un accord avait été passé, aux termes duquel le refus de financer le barrage d'Assouan n'intervenait que la forme et serait compensé par la création, sous contrôle américain et avec participation de l'Egypte d'une compagnie financière d'exploitation des pétroles du Moyen-Orient.

On ne peut, certes, accepter cette information comme fondée que sous bénéfice d'inventaire. La seule chose qui soit indiscutable, c'est que, pendant toute la durée de la crise de Suez, l'Amérique a — par des moyens plus ou moins sûrs, de la technique du billard — constamment ménagé, voire soutenu l'Egypte et que cela peut très bien s'expliquer par cela.

Les événements qui ont suivi l'intervention armée en Egypte, les échanges diplomatiques et les prises de position de l'O.N.U. ont prouvé que les Etats-Unis n'avaient pas cessé de soutenir Nasser, qui reste leur meilleure carte contre l'Angleterre dans la lutte pour la possession des pétroles du Moyen-Orient.

La condition israélo-franco-britannique se heurtait donc à forte partie.

Et c'est pourquoi elle a échoué.

⁂

Il y a un secteur cependant où elle a réussi : elle a obligé les Russes à prendre publiquement position dans la guerre des pétroles et mis fin à la période de désatlinisation et de défaitisation du régime soviétique.

(Suite page 2.)

Au tombeau de Farhat Hached

par Félicien CHALLAYE

AU tombeau de Farhat Hached, des amitiés renouvellent parfois mon ami Habib Bourguiba et ses compagnons de lutte, pour entretenir leur ardeur, leur courage, et aussi leur dégoût du fascisme colonialiste.

Rappelons ici la vie de Farhat Hached et sa mort.

Ses amis nous ont dit son intelligence, son énergie, son pouvoir de séduction, qui s'incarnait en son sourire.

Il avait réussi à organiser et animer la classe ouvrière tunisienne, la force vive de la nation. Il avait associé cette force à l'action néo-destourienne, en une lutte commune pour l'indépendance. Il jouait un grand rôle en la *Commission des Quarante*, chargée d'établir un plan de réformes. Ayant pu se rendre en Amérique, il avait réussi à intéresser au problème tunisien non seulement les syndicats mais une partie de l'opinion publique américaine.

En la Tunisie d'alors, placée sous la tyrannie de l'odieux Hauteclocque (que, dans le privé, j'appelais toujours Bassecloque), Farhat Hached apparaissait comme l'un des plus dangereux adversaires du colonialisme.

Aux derniers mois de 1952, les menaces contre lui se multipliaient dans l'ignoble presse française de l'Afrique du Nord. Le *Paris* de Casablanca appartient à un immonde individu, qui y sévit après s'être déshonoré en Indochine, où il était tellement méprisé des Vietnamiens qu'il n'eut l'un des responsables de leur haine pour la France, un nommé Camille Aymard. Ce journal, en son numéro du 28 novembre 1952, consacrait à Farhat Hached un long article qui se terminait ainsi : « *Si un homme menace de le tuer, frappe-le la tête*, dit un proverbe syrien. Ce qui fait que frapper aujourd'hui. Tant que vous n'aurez pas accompli ce geste viril, ce geste libérateur, vous n'aurez pas rempli votre devoir. »

En Tunisie même, la *Presse* du 29 octobre 1952 avait annoncé qu'un groupe dit *d'auto-défense* exécuterait les ennemis de la politique française.

En face de ces menaces, Farhat Hached gardait son sourire. Il prit seulement la précaution d'éloigner sa famille en l'envoyant visiter des parents à Sousse, et d'inviter un de ses camarades à ne pas quitter Paris, où celui-ci le représentait en cas de difficulté.

Le vendredi 5 décembre 1952, il quitte Radès (à 7 kilomètres de Tunis) seul en son auto, à 8 h 45. A 2 kilomètres de Radès, sa voiture, à laquelle une autre voiture barre le passage, est mitraillée par derrière, puis du côté gauche. Blessé à l'épaule et à la hanche, il demande à des ouvriers de la compagnie des tramways, travaillant à cet endroit, de le conduire dans leur camionnette à un hôpital de Tunis. Sur cette route, une voiture passe : les occupants se jettent sur lui et le contraignent à monter. A 5 kilomètres de là, on retrouve son corps criblé de balles, dans un fossé bordant la route.

Les cinq ouvriers de la compagnie des tramways sont arrêtés, gardés à vue, puis minutieusement interrogés. Ils recoutent qu'ils aient reconnu certains acteurs de la scène. Ils le nient, reçoivent l'ordre formel de se taire, sont relâchés. C'est cependant par eux que, plus tard, on connaîtra la vérité sur le crime.

Or, ce : à 8 h. 25 que Farhat Hached a pris place dans la voiture des assassins. Dès 8 h. 45, la police, qui, ce matin-là, avait minutieusement contrôlé les routes se dirigeant vers le S.-O., arrive à l'endroit où se trouve le cadavre : elle l'enlève immédiatement, efface toutes les traces du criminels, porte le corps à l'hopital militaire, se précipite à l'endroit où se trouvait la voiture mitraillée, l'enlève en effaçant toutes les traces et en emportant quelques douilles. Elle s'abstient de rechercher la voiture où a été commis le meurtre, et qui devait être assez à reconnaître, puisque lacérée de sang.

Le Parquet français, qui aurait dû être immédiatement avisé pour faire les premières constatations, n'est saisi qu'à 12 h. 45, quatre heures après la découverte du cadavre.

Quels pouvaient être les assassins ? La Résidence a tâché d'accréditer la version d'un « crime musulman » et d'un « crime communiste ». Certains organes d'une ouverture honnêteté ont cherché à répandre ce mensonge.

L'Action tunisienne du 6 décembre 1955, leur répond : « Tous les Tunisiens sont absolument persuadés qu'il s'agit d'un crime perpétré par l'organisation terroriste française la *Main rouge*, de sinistre mémoire, organisation jouissant d'appuis gouvernementaux très puissants, et qui comptait alors parmi ses membres plusieurs policiers haut placés. »

Le juge d'instruction de la Justice tunisienne, puis un juge français sympathique aux Tunisiens ayant été tour à tour dessaisis, aucun coupable n'a jamais été découvert.

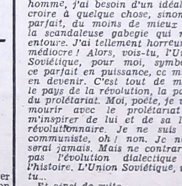
Pour éviter de grandioses funérailles à Tunis, le président avait fait voler le cadavre du leader syndicaliste, et fixé lui-même le lieu et la forme de lointaines obsèques.

Avant l'inhumation, Mme Hached voulut revoir une dernière fois le visage aimé. Elle retira le linceul : Farhat présentait toujours la même face, calme et souriante.

Tout récemment l'hebdomadaire tunisien *L'Action*, en son numéro daté du 1er octobre 1956, a donné toute pression sur l'assassinat de Farhat Hached, « crime d'Etat préparé en étroite liaison avec la Résidence générale de France à Tunis et la direction de la police ; couvert après, pour raison d'Etat, par la justice française ».

Le journal publie les noms de tous les assassins, ainsi que des organisateurs du crime et des complices ayant assuré leur impunité. Il ajoute :

« Nous demandons qu'on prenne acte de ces accusations, qu'on nous juge et qu'on nous condamne si elles sont fausses ; qu'on arrête et châtie les coupables si elles sont vraies. »



Un Mandarin

ON appelle ça un intellectuel, un mandarin, une « élite ».

Chaque fois que je le rencontrais, il me disait :

— Je suis poète, Chéri-Bonhomme, j'ai besoin d'un idéal, de croire à quelque chose, sinon de parfait, du moins de mieux que la scandaleuse gabegie qui nous entoure. J'ai tellement horreur du médiocre ! Alors, vois-tu, l'Union Soviétique, pour moi, symbolise ce parfait en puissance, ce mieux en devenir ! Alors, vois-tu, de même le pays de la révolution, la patrie du prolétariat. Moi, poète, je veux mourir avec le prolétariat et m'inspirer de lui et de sa lutte révolutionnaire. Je ne suis pas communiste, je ne suis pas de ce soral jamais. Mais ne contrarions pas l'évolution dialectique de l'histoire. L'Union Soviétique, voistu...

Et ainsi de suite.

Je lui était pourtant des faits qui donnent à réfléchir — l'écrasement de la Commune de Cronstadt, celui de l'insurrection d'Ukraine, le pacte Hitler-Staline accéléré du moins de mieux que ils avaient tant gueulé contre la venue de Ribbentrop à Paris, les liquidations successives des nazis, le charnier de Katyn, les millions d'hommes réduits à l'esclavage dans les bagnes, les grèves de Vorkouta, la dispersion de peuples entiers effacés de la carte de l'Asie centrale, l'immense empire : Allemands de la Volga, Kalmouks, Estoniens, Lituaniens, Letton, les millions de personnes déplacées, l'agression d'inspiration russe contre la Corée du Sud, rappelant celle de 1939 contre la Finlande, la répression des émeutes de Berlin, bref, toute cette politique guerrière et antiprolétarienne s'étendant sur plus de trente-cinq années.

— Je ne connais peut-être pas à fond l'évolution dialectique de l'histoire, lui disais-je, mais je connais les faits ; et les interrogations qu'ils en donne ont beau les travestir et les déformer, ils ont plus de valeur et de réalité que les théories qui en tire. Or aucun pays, aucun régime n'ont jamais tué autant de pauvres (ni peut-être autant de poètes, songez-y) que ce régime et ce pays soi-disant prolétariens que vous admirez.

Il hochait la tête, mon mandarin, mon intellectuel, et répétait :

— Tu manques de foi, tu crois aux mythes de cette patrie lointaine qui me console de la patrie ingrate où je vis. Tout ce que l'Union Soviétique peut faire qui ait l'apparence du mal a une excuse : cela lui est imposé par le blocus et la menace que ne cessent de dresser contre elle ses implacables ennemis. Je ne suis pas communiste, oh ! non, et je me réserve de critiquer ce qui me déplaît dans le régime soviétique. Mais je ne critique jamais rien, car, aux pires horreurs apparentes, les communistes ont toujours donné de si satisfaisantes raisons que mon esprit est en repos après qu'il a approuvé. En vérité, l'Union Soviétique ne fait jamais rien de mal, ou plutôt les puissances capitalistes sont coupables, non seulement de leurs propres crimes, mais aussi de ceux que commet l'Union Soviétique, parce que ce sont elles qui l'y forcent !

Je demeurais quelquefois à court d'arguments devant une conviction si aveugle et si étrange, et j'avais peur, un instant, d'avoir été connaître moi-même. Il est vrai que, chaque fois que j'écoute un curé, ça me fait la même impression ; pendant un quart d'heure, je reste sous l'influence de sa théorie et de sa foi. Ensuite, ça passe...

Or voilà qu'hier je rencontre mon intellectuel qui me dit :

— C'est horrible ! Qui aurait cru ça ? Mille tanks lâchés dans Budapest, des femmes éventrées, les gosses écrasés sous les chars. Les Mongols, ramenés dans le fin fond de leurs steppes, massacrant un pays martyr qui payait sous le joug et qui mourait de faim... Qui donc aurait cru cela ? Personne !

— Mais tout le monde, dis-je, tous les gens sensés. Tous ceux qui savent qu'il y a des camps, et en Ukraine... et à Katyn... et à Vorkouta... et à Berlin... et chez les Kalmouks... et chez les Lettons... et chez...

Il m'interrompit ; et lui qui n'avait admis la barbarie de Staline que le jour où il en touchait de la proclama, de s'écrier :

— Nous devons éclairer l'opinion ! Les tanks de Staline qui tirent bouchés ? Ah ! mais, heureusement, je suis là ! Je vais lancer un mouvement de protestation dans des conférences. Je vais écrire des articles, Chéri-Bonhomme, tu m'entends ? Des articles d'un poète vient que, si longtemps (oui, vingt ans d'imbécillité ; les dirigeants du parti communiste français sont des andouilles depuis toujours), d'où vient, dis-je, que, si longtemps, la vérité soit restée méconnue ? Je vais prendre la tête du mouvement de protestation.

Mort d'ordonnance, ardeur d'où évolution dialectique et atrisité jusqu'au mépris, je le regardai s'éloigner. Il accroissait les passants pour leur faire partager son indignation toute neuve.

Il m'en arrive plus moins du côté des bourreaux le jour où la cruauté des bourreaux le fera trembler plus encore que la colère des victimes...

Salé petit monsieur, jouer intellectuel, politichnicien, sanglant, poète de mes fesses, mandarin des cons, élite de la merde. Progressiste, va !

CHERI-BONHOMME
pour copie conforme :
Pierre-Valentin Berthier.

LA PLACE DE SAT dans le mouvement ouvrier mondial

Traduit de l'Esperanto par Ch. Despeyroux

L'ARTICLE ci-dessous a paru, en Esperanto, dans le numéro de novembre de « Sennacieko ». Son intérêt dépasse largement les limites du mouvement espérantiste. Le monde révolutionnaire en général aurait tout intérêt à se familiariser avec cette notion d'anationalisme, promise par nos camarades espérantistes. C'est pourquoi il nous a paru intéressant de publier une traduction de cette étude, due à la plume d'un camarade australien.

SAT (1) ne constitue pas un mouvement hiérarchisé et pyramidal, subdivisé en formations locales, régionales et nationales, avec leurs délégués et leurs fonctionnaires. Elle a pour base l'adhésion individuelle d'espérantistes qui, à travers le monde, aspirent à une société sans classes. Son organisation reflète, du moins peut-on l'espérer, la future société post-capitaliste, société d'hommes libres et égaux en droit, qui n'aura nul besoin de bureaucrates, de bonzes financiers ou religieux. Société qui ne sera plus divisée ni en classes ni en nations, qui ne connaîtra plus les différences de valeurs et de droits, ni de privilégiés de la fortune ou de la morale.

Si parfois certains membres de SAT se groupent pour former une section spécialisée, une fraction ou un cercle local, un tel groupement n'a pour objet que de faciliter le travail pratique en vue d'un but déterminé ; il n'a rien à voir avec l'organisation même de SAT, ne saurait constituer un rouage de l'Association ou avoir une influence sur son administration.

De même, s'il existe des délégations nationales, des conseillers par « zones horaires » (2) et une direction centrale, ces camarades, en tant que tels, ne jouissent dans l'Association d'aucun pouvoir, d'aucune influence, d'aucune droits supérieurs à ceux de tout autre membre. Leur rôle se borne à assurer la bonne marche de l'Association, à recueillir l'argent, à rendre compte à Paris ou à leurs régions des décisions prises, à exécuter la volonté des membres. Il n'existe pas à SAT de bonzes privilégiés en raison de leurs connaissances, de leur expérience ou de leur célébrité.

Un état d'esprit régionaliste à l'intérieur de SAT serait incompatible avec la nature même de notre Association. Si nous avons accepté provisoirement l'idée d'une région englobant les zones horaires 9 à 12 (3), sur la suggestion de nos camarades japonais, nous ne l'avons fait que pour contrebalancer une autre idée régionaliste, plus dangereuse qui règne encore dans le monde et n'est pas même sans exercer sur nous une certaine influence, à notre insu. Nous voulons parler de la division du monde en races. Si nous faut provisoirement accepter cette idée de région pour les zones en question en raison seulement du tout qu'elles forment entre elles, coupées qu'elles sont de tous les autres continents ; nous espérons en effet combattre par la l'idée caduque de division du monde selon les races et la peau, idée en faveur aujourd'hui tant ces peuples colonisateurs que chez les peuples colonisateurs que bien plus dangereuse pour l'avenir de la civilisation qu'on ne pense ordinairement, en raison à la fois du sentiment de supériorité chez certains peuples ou certaines races et du sentiment d'infériorité d'autres races, ce qui provoque un aveugle désir de vengeance et la chute dans un nationalisme féodal.

Nous espérons que, dans ce cas, l'idée de région favorisera l'éclosion d'un esprit anationaliste et antiraciste, car ces zones horaires 9 à 12 grouperont un ensemble de peuples de couleurs de peau, de religions d'état social les plus divers. Elles embrasseront les peuples du Moyen-Orient et de l'Orient asiatique, du Pacifique et de l'Australie. En Australie et en Nouvelle-Zélande, nous nous en réjouissons particulièrement, car nous, les Blancs, dont les ancêtres ont l'âme noire ont exterminé la plupart des indigènes, nous trouvons plus intimement unis à nos frères de classe dans ces pays d'Asie et d'Océanie dont les peuples nous ont eux-mêmes à souffrir des colonisateurs capitalistes.

En le monde entier, comme l'Asie, a besoin de ce lien anationaliste, car les guerres actuelles et futures seront faites au nom de ce bourrage de crânes qui représente la race ou le peuple ennemi comme plus maudits, plus bestiaux ou plus impérialiste. SAT occupe une position unique parmi tous les mouvements internationaux, en ce sens qu'elle n'est liée ni à une langue nationale, ni à une religion, un état, une corporation, un parti politique, une école philosophique ou économique ; c'est sur cette vaste base dépourvue de tout sectarisme qu'elle se propose de rassembler toutes les forces qui aspirent à une société égalitaire et sans classes. C'est pourquoi SAT est, plus que nous ne supposons, une perle à ne pas négliger.

Et sa valeur ne réside pas seulement dans son universalité. Même dans les pays où l'on parle la même langue, SAT constitue un mouvement unique, car c'est le seul groupement au sein duquel les travailleurs appartenant au divers partis politiques collaborent dans une atmosphère de tolérance. En appartenant à un parti et en lisant sa propagande, on se laisse inconsciemment influencer par sa ligne politique ; mon désire, du reste, car cela augmente notre force et notre conviction. Mais cette influence unilatérale nous porte peu à comprendre et à sentir les idéaux des autres fractions de la classe ouvrière ; elle nous pousse au contraire à haïr encore nos frères de classe les plus proches. SAT nous aide à vaincre cet esprit sectaire non pas en passant sous silence ce qui nous différencie, mais en permettant la plus complète connaissance et objective des faits et des idées, une discussion axée vers une meilleure intercompréhension. Sans favoriser une école au détriment d'une autre, elle nous libère, dans un esprit unitaire, de tout dogmatisme politique, où nous pourrions sombrer en ne sortant pas de notre propre milieu.

N'est-ce pas là une tâche grandiose ?

(1) *Sennacieca Asocio Tutmonda — Association Mondiale Anationaliste. Nos camarades connaissent le sigle de la grande famille espérantiste d'avant-garde, idéaliste, appel à tout espérantiste se réclamant de la lutte de classes, quelle que soit sa tendance. Adresse : 67, avenue Gambetta, Paris (20e).*

(2) *Pour rompre de façon plus absolue avec le compartimentage du globe en nations, S.A.T., a adopté une division du globe basée sur les secteurs horaires. Voir la planisphère à la fin de son annuaire.*

(3) *Région correspondant à la partie sud de la planisphère.*

PORTÉE D'UN GESTE

La nécrophilie n'est pas notre fait. Les visites aux tombes et aux monuments glorieux ne nous intéressent pas davantage que les minutes ordonnées de recueillement. Nous préférons honorer les morts en invitant les vivants à demeurer libres et fiers.

Les moyens limités de notre bord nous obligent parfois cependant à nous mêler à la foule lorsque nous désirons lui dire un mot.

C'est ainsi que le 7 novembre, nous avons accompagné un monument aux morts d'une des dernières guerres, des gens indignés comme nous pouvons l'être devant les massacres russes de Hongrie et d'autres moins indignés que satisfaits des points marqués contre l'adversaire moscoutaire défaillant.

Il est significatif à cet égard que beaucoup de réfractaires aux débrayages avaient ce jour déserté les bouquinistes, les banques, les chantiers ou les bureaux.

Nous avons donné un contrepoids en brandissant au dessus de la foule hétéroclite une pancarte dont l'inscription « Contre la guerre et l'oppression, à bas tous les militarismes » rappelait devant la pierre érigée par la bourgeoisie à ses victimes, en appel à d'autres victimes, que guerre et oppression sont indivisibles dans leur expression commune :

Le caporalisme, l'armée, l'autorité aveugle des Etats.

Si le geste a été frappé aux uns, il a marqué son but près de ceux qui se sont attachés à en restreindre la publicité. L'image de notre panneau ne s'est pas fixée au-delà de la pellicule d'un journaliste et aucun quotidien local n'a mentionné l'intrusion.

Raison de plus de poursuivre sans relâche, avec nos moyens, notre lutte implacable contre tous les instruments de régression et en particulier contre l'Eglise, cette entreprise d'obscurantisme et de soumission, aujourd'hui et partout présente sous ses multiples visages.

Les carnages russes ne nous font pas oublier les ignobles tyrannies d'Espagne ou d'Argentine, les lois antilaïques et l'attentat permanent aux consciences de la pieuvre noire, cette grande pourvoyeuse d'asservissements dont la hiérarchie feint aujourd'hui d'être révoltée pour mieux terrasser la rivale en domination qu'elle ménagea jésuitiquement hier encore.

Le groupe de Saint-Nazaire.

L'équipée égyptienne

(Suite de la première page)

Désastre moral : le « coup de poignard », dans le dos de l'Egypte, déjà attaquée par Israël ressemble étrangement à celui de l'Italie attaquant, en 1940, la France déjà envahie par les Allemands. En faisant parler le diction, la France de Guy Mollet a brutalement renié ses engagements solennels antérieurs de ne jamais recourir à la guerre comme instrument de politique étrangère. L'isolement diplomatique qui en résulte a été tel que les franco-anglais ont dû stopper leur offensive, leurs premières troupes à peine débarquées sur le sol égyptien, se ridiculisant ainsi devant le monde entier et, particulièrement devant le monde arabe.

Désastre culturel enfin : un geste impulsif, voué à un échec certain, le gouvernement Guy Mollet a réduit à néant plusieurs siècles d'influence et de prédominance culturelles françaises en Orient. Non seulement la France a perdu le canal, mais elle va perdre, sans retour, au profit des Russes et, surtout, des Américains, les fortes positions spirituelles, économiques et financières qu'elle détenait encore dans tout le monde arabe.

Le bilan est tel que si on comptait encore des patriotes, ceux-ci réclameraient la Haute Cour pour Guy Mollet et ses ministres !

Il ne saurait être question de prendre ici la défense du colonel Nasser et ce son régime dictatorial de misère et de servitude. Disons seulement que l'aventure de ce pharaon au petit pied s'égalise sur celle de ses adversaires : au niveau de la plus basse médiocrité.

Il est bien évident que les fanfaronnades de ce cuistre et cette lotte de peau ont dangereusement fait monter la fièvre au Moyen-Orient. Ses « commandos de la mort » lancés sur Israël, ses menaces d'extermination du jeune Etat juif ont permis aux partisans israéliens de la guerre préventive de l'emporter.

Seulement, la guerre ne résout rien. Et, l'hypocrite politique du dictateur du Caire ne justifie ni l'agression de Tel Aviv, ni le coup de force de Londres et Paris. Engagement une expédition colonialo dans le plus pur style 1840, Eden et Mollet ont simplement oublié qu'ils vivaient au XXe siècle, dans un monde où la plus petite imprudence risque d'embraser la planète.

Ce risque a été frôlé de si près qu'à peine lancés dans l'aventure, Londres et Paris, épouvantés des conséquences de leur folie décision, sont dû, sous la pression américaine et la menace russe, stopper net leur offensive.

Il faudra un jour établir les responsabilités de ce drame et dévoiler les « encouragements » secrets qui déterminèrent Israël à lancer ses troupes en avant.

Soulignons aujourd'hui le paradoxe de voir la Grande-Bretagne, voler au secours d'Israël, alors qu'il y a quelques semaines, elle menaçait d'anéantir ce même Etat si celui-ci attaquait la Jordanie ! Soulignons le paradoxe de voir les juifs de Palestine applaudir pas tous ceux qui, il y a quelques années, applaudissaient aux pogroms des juifs d'Europe par Hitler ! Soulignons le paradoxe des indignations franco-anglaises devant les armes russes nous était équipée l'armée égyptienne, alors que, jusque dans les jours qui ont précédé le conflit, la France et l'Angleterre fournirent à l'Egypte d'abondantes quantité d'armes !

L'équipée égyptienne se solde par un fiasco complet. Aucun des objectifs qui l'avaient justifiée n'est atteint. Nasser est toujours debout, son prestige sa prime ressortant. Le canal restera à l'Egypte avec, sans doute, un « contrôle » financier des Etats-Unis. Par contre, le canal bloqué et les pipelines sabotés vont paralyser l'économie européenne, déjà malade et la rendre un peu plus tributaire du capitalisme américain. Enfin, le fameux « préalable » égyptien, don la liquidation devait, selon Lacoste, permettre de régler le problème algérien, demeure et la guerre d'Algérie va s'éterniser un peu plus.

En vérité, l'armée française n'aura rien rapporté de sa campagne d'Egypte.

Même pas un obélisque pour orner une place de Paris !

M. F.

Le directeur de la publication :
Maurice FAYOLLE.

COMBAT et PRESSE DE FRANCE réunis
123, rue Montmartre PARIS-2e

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Après l'échec du 13 novembre

LA C.G.T CONDAMNÉE PAR LES TRAVAILLEURS

par Michel PENTHIE

L'INCONTESTABLE échec de la récente journée d'inventive initiative organisée par la C. G. T. marque le déclin de la centrale d'obédience communiste. Les révélations du rapport de Khouchtchev sur les crimes de Staline, les émeutes de Poznan et la criminelle intervention de l'armée rouge pour écraser la révolution hongroise, ont achevé de discréditer les hommes de la rue Lafayette. Tout espoir d'unité d'action avec ces menteurs complices d'assassinats est désormais impensable. Les états-majors le voudraient-ils que les masses ne suivraient pas. Il est probable d'ailleurs que ni F. O., ni la C. F. T. C. ou les Autonomes ne fassent écho aux appels d'unité auxquels les dirigeants staliniens ne croient pas.

ECHO CHEZ RENAULT

Le meeting que la C. G. T. avait organisé dans les usines Renault à Billancourt a rassemblé cent cinquante personnes sur la place National. Tout juste le plein de la cellule communiste d'une entreprise de près de 40.000 ouvriers et employés. Les organisateurs ne se sont pas ménagés en malestant le secrétaire F. O. Blanc venu leur porter la contradiction.

Il est certain que les pontifs de la C. G. T. ont été trompés par les responsables de celle-ci. Sinon ils n'auraient pas organisé un meeting vous d'avance à l'échec, mais une délégation selon une méthode qui leur est particulière.

Pourtant les indices de la chute de vitesse de la C. G. T. étaient nombreux. On sait qu'à la suite de détournements de fonds et de monopolisation exclusive du Comité d'Entreprise, la direction de la Régie avait demandé à trois des membres cégétistes du C. E. L'appel à la rétorte est demeuré sans réponse. Les travailleurs approuvaient tacitement l'acte de force de la direction. Cette situation favorise les desseins de M. Dreyfus qui entend procéder à l'éviction de la C. G. T. des ateliers de la R. N. U. R.

Ainsi, l'un des plus sûrs bastions de la métallurgie échappe, pour de longs mois du moins, à l'influence cégétiste.

SEULS ?

Livrés à eux-mêmes, sans troupe, les dirigeants de la C. G. T. vont tenter de se maintenir ; déchirés entre leur dévouement au Parti et leurs fonctions syndicales. L'opposition qui se dessine ne semble pas devoir mettre en cause l'existence de la centrale. Tout au plus des responsables seront exclus, d'autres démissionneront comme le firent bon nombre de militants de base. Mais les leaders resteront accrochés à leurs postes, conformant à la lettre l'U. R. S. S. qui leur assure la provende, mais perdront leur audience auprès des travailleurs. La gifle retentissante qu'ils viennent d'accuser, est le prélude du dépérissement de l'action cégétiste sur les événements.

Incapables de mobiliser dix mille hommes dans Paris, d'organiser des débrayages d'une demi-heure dans les postes clefs de l'industrie et des services publics, Benoist-Frachon et ses bureaucrates devront s'orienter vers une action de minorité qui serait agissante si elle n'était pas hypothéquée par l'attitude du P. C. face aux événements de Hongrie.

Benoist-Frachon a différé vite sent le vent. La condamnée Frachon les membres cégétistes du C. E. L'appel à la rétorte est demeuré sans réponse. Les travailleurs approuvaient tacitement l'acte de force de la direction. Cette situation favorise les desseins de M. Dreyfus qui entend procéder à l'éviction de la C. G. T. des ateliers de la R. N. U. R.

Ainsi, l'un des plus sûrs bastions de la métallurgie échappe, pour de longs mois du moins, à l'influence cégétiste.

SEULS ?

Livrés à eux-mêmes, sans troupe, les dirigeants de la C. G. T. vont tenter de se maintenir ; déchirés entre leur dévouement au Parti et leurs fonctions syndicales. L'opposition qui se dessine ne semble pas devoir mettre en cause l'existence de la centrale. Tout au plus des responsables seront exclus, d'autres démissionneront comme le firent bon nombre de militants de base. Mais les leaders resteront accrochés à leurs postes, conformant à la lettre l'U. R. S. S. qui leur assure la provende, mais perdront leur audience auprès des travailleurs. La gifle retentissante qu'ils viennent d'accuser, est le prélude du dépérissement de l'action cégétiste sur les événements.

Incapables de mobiliser dix mille hommes dans Paris, d'organiser des débrayages d'une demi-heure dans les postes clefs de l'industrie et des services publics, Benoist-Frachon et ses bureaucrates devront s'orienter vers une action de minorité qui serait agissante si elle n'était pas hypothéquée par l'attitude du P. C. face aux événements de Hongrie.

L'épopée hongroise

(Suite de la première page)

Port-Saïd et décimaient sa population ?

Comment ne pas être écœuré d'entendre un de Chevigné dénoncer le massacre du peuple hongrois, alors que cet immonde personnage est responsable du massacre de quatre vingt mille Malgaches assassinés sous ordre ?

Comment ne pas être écœuré d'entendre un Tixier Vignancour s'élever contre les bourreaux russes, lui qui, il y a si peu, couvrait d'éloges les bourreaux russes ?

Comment ne pas être écœuré d'entendre un Biaggi hurler à la mort et lancer sur les valets de l'impérialisme russe ses « paras » dont les mains se souillèrent de tous les crimes au service de l'impérialisme français ?

Comment ne pas être écœuré d'entendre une Pie jacassante condamner du haut de son Vatican les tortionnaires de Moscou, alors qu'Elle a toujours « oublié » de dénoncer le tortionnaire de Madrid ?

Il serait, en vérité, plaisant, si cela n'était tragique, de voir toutes ces gueules enguelées de sang s'accuser mutuellement d'assassinat !

Non : la Révolution hongroise n'appartient pas à ces gens-là. Les Comités Révolutionnaires et les Conseils d'Ouvriers qui ont surgi d'elle témoignent tout à la fois de ses racines populaires et de son refus d'accepter un retour à un régime de bourgeoisie exploiteuse.

Malgré les mensonges intéressés des Staliniens et des fascistes, Budapest 1956 s'inscrit dans la plus pure tradition révolutionnaire de la suite de Barcelone 1936, de Berlin 1918, de Paris 1871.

Comme de Cronstadt 1921. Car, n'en déplaise aux distingués théoriciens du marxisme-léninisme-stalinisme, il n'est pas à se battre sur deux fronts, ont voulu faire vite et, pour faire vite, ont noyé la Hongrie dans le sang.

Parallèlement, nous avons eu l'ultimatum Boulganine et nous n'avons échappé que par miracle — peut-être — au troisième conflit mondial en préparation depuis dix ans dans toutes les chancelleries.

Des conséquences économiques immédiates de cette boule opération, je ne dis que ceci :

1.) 91 % de nos besoins en pétrole nous venaient du Moyen-Orient, soit par le canal de Suez, soit par les pipelines de l'Irak Petroleum Company, hors d'usage pour un temps indéterminé. Nous allons être obligés de payer en dollars, c'est-à-dire 15 à 20 % plus cher, du pétrole que nous payions en livres sterling. Il faudra sacrifier toute notre industrie automobile et ralentir dans les autres secteurs industriaux du pétrole, fermer nos trente raffineries, supprimer la moitié de nos moyens de transports. Les Américains sont pour longtemps les seuls marchands de pétrole du monde, mais on rentre ses larmes à Paris et à Londres.

2.) La raréfaction des matières premières qui transitaient par Suez (entre le caoutchouc, le coprah, certains oléagineux, le thé, l'étain, le cacao, le jute, et le détour par le Cap augmentera les prix de transport (déjà relevés de 15 à 20 %, préventivement) de 60 % en provenance du golfe Persique, de 52 % en provenance de l'Inde, de 20 % en provenance de l'Extrême-Orient.

3.) L'indice des prix de gros des matières premières est passé de 438,7 à 485,2, entre le 26 octobre et le 2 novembre.

A nous le chômage !

Et probablement les queues devant les magasins !

Sans préjudice du fait qu'en quelques jours, nous sommes passés du plénipotentiaire de préparation matérielle à la guerre à la période de préparation idéologique, des Egyptiens, des Algériens et des Hongrois servant, dans chacun des deux clans en présence, de motif d'excitation contre l'autre.

Il reste seulement à savoir si l'on s'invectivera longtemps de part et d'autre, avant de tirer le second coup de canon et de passer la parole aux seules armes.

P. R.

(1) *Devenue par besoin de concentration la British Petroleum Company à la suite de l'incident Mossadegh.*

La guerre du pétrole

(Suite de la première page)

On a stigmatisé comme il convenait l'effroyable crime contre l'humanité qui vient d'être commis en Hongrie. Les gens au pouvoir ne reculent devant rien : en prévision d'une intervention possible et tout dans les Balkans et le Moyen-Orient pour tenter d'y conquérir leur part de pétrole, les Russes, ayant dû noyer le printemps à se battre sur deux fronts, ont voulu faire vite et, pour faire vite, ont noyé la Hongrie dans le sang.

Parallèlement, nous avons eu l'ultimatum Boulganine et nous n'avons échappé que par miracle — peut-être — au troisième conflit mondial en préparation depuis dix ans dans toutes les chancelleries.

Des conséquences économiques immédiates de cette boule opération, je ne dis que ceci :

1.) 91 % de nos besoins en pétrole nous venaient du Moyen-Orient, soit par le canal de Suez, soit par les pipelines de l'Irak Petroleum Company, hors d'usage pour un temps indéterminé. Nous allons être obligés de payer en dollars, c'est-à-dire 15 à 20 % plus cher, du pétrole que nous payions en livres sterling. Il faudra sacrifier toute notre industrie automobile et ralentir dans les autres secteurs industriaux du pétrole, fermer nos trente raffineries, supprimer la moitié de nos moyens de transports. Les Américains sont pour longtemps les seuls marchands de pétrole du monde, mais on rentre ses larmes à Paris et à Londres.

2.) La raréfaction des matières premières qui transitaient par Suez (entre le caoutchouc, le coprah, certains oléagineux, le thé, l'étain, le cacao, le jute, et le détour par le Cap augmentera les prix de transport (déjà relevés de 15 à 20 %, préventivement) de 60 % en provenance du golfe Persique, de 52 % en provenance de l'Inde, de 20 % en provenance de l'Extrême-Orient.

3.) L'indice des prix de gros des matières premières est passé de 438,7 à 485,2, entre le 26 octobre et le 2 novembre.

A nous le chômage !

Et probablement les queues devant les magasins !

Sans préjudice du fait qu'en quelques jours, nous sommes passés du plénipotentiaire de préparation matérielle à la guerre à la période de préparation idéologique, des Egyptiens, des Algériens et des Hongrois servant, dans chacun des deux clans en présence, de motif d'excitation contre l'autre.

Il reste seulement à savoir si l'on s'invectivera longtemps de part et d'autre, avant de tirer le second coup de canon et de passer la parole aux seules armes.

P. R.

(1) *Devenue par besoin de concentration la British Petroleum Company à la suite de l'incident Mossadegh.*

ATTENTION !

A tous les militants. A tous nos amis.

Deux ans que nous piétinons. Deux ans que « Le Monde Libertaire », ce magnifique outil de propagande ne touche qu'un cercle restreint. Nous ne pouvons plus rester en vase clos.

Sans moyens financiers, sans local, nous devons quand même faire un pas en avant. Le numéro de janvier, le numéro prochain, sera dans les kiosques, chez les marchands de journaux.

« Le Monde Libertaire » doit faire son travail de propagande, de diffusion, de pénétration des idées anarchistes.

Il va sans dire que chacun d'entre nous va concourir à faire l'effort indispensable pour réaliser ce pas en avant.

Comment aider l'administration de notre journal à réussir ce lancement ?

Nous indiquer de suite l'adresse du ou des dépositaires où notre journal peut être mis en vente dans les meilleures conditions de réussite, car nous ne devons pas bouillonner.

Nous avons prévu une affiche à apposer sur les murs de votre ville. Faites les commandes en prenant l'engagement que, dès réception, vous en ferez l'affichage.

Voici l'adresse du responsable chargé de la mise en train de ce lancement : Thomas Garcia, 5, rue Paul-Déroulède, Asnières (Seine). Lui écrire exclusivement et rapidement, pour lui indiquer les futurs dépositaires, les commandes d'affiches.

Nous comptons aussi sur le concours financier de tous nos lecteurs.

Tout d'abord nous prions tous nos amis abonnés en retard de ne plus négliger leur réabonnement. Avec le 24 numéro qui va paraître en janvier, nombreux sont les camarades pour qui leur abonnement sera expiré (les abonnements étant faits pour douze numéros).

Et le comité de gestion compte sur les rentrées.

Comprenons-nous bien. La diffusion d'un journal comme le nôtre par un service de messagerie est un effort financier impensable si nous ne comptions pas sur l'appoint des souscriptions.

Il y a une disproportion énorme entre le coût d'impression, la remise faite aux messageries, les frais de bouillonnage et la rentrée des ventes. « Le Monde Libertaire », son lancement dans le grand public ne doit pas être un échec.

Nous vous rappelons, nous vous le rappellerons sans cesse : la souscription est toujours ouverte. Envoyer les fonds à Vincey.

SOUSCRIPTION

LISTE DE SOUSCRIPTION du 27-10 au 30-11 1956

Godin, 40 ; Rousseau, 900 ; Aristide, 500 ; Uno, 50 ; Sandier, 200 ; Bocqué, 100 ; Delmouchy, 100 ; Marqui, 120 ; Annette, 500 ; Léo, 1.000 ; Delorme, 1.000 ; Pédro, 2.000 ; Florian, 140 ; Proix, 1.000 ; Pestel, 300 ; Meluk, 40 ; Lugneau, 130 ; Duval, 1.000 ; Galoni, 140 ; Pix, 140 ; Millor, 40 ; Distinguy, 40 ; Sévère, 50 ; Delannoy, 200 ; Roche, 100 ; Lanvion, 100 ; Gluizette, 50 ; Lantaujuli, 200 ; Goujet, 140 ; Clovis, 1.000 ; Vinsg, 240 ; Fernandez, 640 ; Dogny, 1.000 ; Berthet, 140 ; Ciritelle, 140 ; Lastargues, 180 ; Ligné, 140 ; Charbonneau, 140 ; Maire, 140 ; Belloni, 290 ; Dugne, 280 ; Mora, 140 ; Lagarde, 130 ; Cariat, 600 ; Lantoujul, 150 ; Sévère, 50 ; Roche, 100 ; Delannoy, 200 ; Lanvion, 100 ; Alexandre, 100 ; Groupe Oyonnax, 500 ; Camarade espagnol, 500 ; Garrit, 1.000 ; Radin, 40 ; Cavalina, 100 ; Victor, 500 ; Moali, 500 ; Biriot, 1.640 ; Maisonneuve, 140 ; Divers, Fête, 420 ; Volpi, 200 ; Soyas, 200 ; Vicenté, 200 ; Barios, 100 ; Sos Ju, 1.600 ; Arru, 5.000 ; Paon, 40 ; Radix, 140 ; Rousseau, 300 ; Rouxel, 640 ; Moni, 140 ; Laville, 630 ; Lapeyre Aristide, 1.500 ; Vente de livres, 11.710 ; Aristide Lapeyre (Vente de ses œuvres pour le local), 52.500.

Abonnement au « Monde Libertaire » : 12 numéros :

360 fr. pour la France et 400 fr. pour l'étranger.

NOM (1) .....

Prénoms .....

Adresse .....

A expédier à : VINCEY, 170, rue du Temple — PARIS

(1) Le nom en majuscules. — C. C. P. PARIS 10.569-77

RECRUTEZ DES ABONNES. — FAITES CIRCULER NOTRE JOURNAL - VERSEZ A LA SOUSCRIPTION

VIE DE LA FÉDÉRATION —

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Vendredi 21 décembre à 21 heures précises
Salle Trésaguet
7, rue de Tréteigne, Paris (18e)
Causerie
par Georges VIANCEY
Sujet :
De la Morale à l'Anarchie

GROUPE LOUISE MICHEL. — Attention ! Réunion du groupe vendredi 14 décembre à 21 heures, 7, rue de Tréteigne, Paris (18e). Présence indispensable de tous les militants.

ASNIERES. — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chez Joyeux, 53 bis, rue Lamarck (18e).

SAINT-ETIENNE. — Groupe Anarchiste : Jeudi, à 20 heures, 6, rue IREX, 24, F. Rouget-de-l'Isle, Saint-Etienne (Loire). Réunion le 3e samedi de chaque mois, à 18 heures. Permanence : Tous les samedis à 18 heures. Journaux, bibliothèque, service de librairie.

LE MANS. — Groupe Anarchiste : Permanence et réunions salle de la Maison Sociale, Le Mans. S'adresser à Paul Mauget, 36, rue Jean-Macé, Le Mans (Sarthe).

LILLE. — Dimanche 16 décembre, à 10 heures, Café Alphonse, 13, rue du Molinel : Syndicalisme et Révolution, par le camarade Martin.

VERSAILLES. — Groupe Francisco Ferrer : Réunion du Groupe le premier dimanche matin du mois. Pour tous renseignements et pour le journal s'adresser à Fayolle, 9, rue de la Paroisse, à Versailles.

TOULOUSE. — Groupe Anarchiste : Réunion du Groupe les premier, troisième et cinquième vendredis de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser le dimanche matin de 10 à 12 heures au stand de librairie devant le 71, rue du Taur.

CARCASSONNE. — Groupe Anarchiste « Han Ryner » : Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien Faure » : S'adresser à Joachim Salamero, 50, cours de l'Argonne, Bordeaux.

Groupe de Vichy : Pour tous renseignements s'adresser au camarade Terrenoire, Jardiniste, Belle-Rive (Allier).

BEAUCAIRE - TARASCON. — S'adresser à Gongone Pascal, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau à Beaucaire (Gard).

CHATEAU-DU-LOIR. — Groupe Anarchiste « Sébastien Faure » : S'adresser à J. Royau, Les Réminières à Luçeau (Sarthe).

SAINTES. — Groupe Anarchiste : Auzanneau Georges, route de Marennes à Saintes (Charente-Maritime).

THIERS. — Pour l'activité et la propagande anarchistes dans la région de Thiers, se mettre en relation avec le camarade Dugne, aux Richardès.

A PROPOS DU LIEN (réservé aux militants F.A.). — C'est un camarade Joaquin Salamero, 50, cours de l'Argonne, à Bordeaux, que doit être adressée toute la copie à insérer.

Pour le règlement et les commandes adresser à Aristide Lapeyre, 44, rue Fusterie, à Bordeaux. Compte Courant Postal Bordeaux 485-12. Le prix du bulletin reste fixé à 30 francs.

SAINT-NAZAIRE. — Le groupe local rappelle que le « Monde Libertaire » est en vente, au début de chaque mois, à la librairie Péhard, rue Henri-Gautier.

COMMUNIQUE. — Le trésorier rappelle aux camarades que le Congrès de Vichy a décidé que la caisse d'entraide répondrait à une nécessité vitale dans le mouvement libertaire et qu'elle devrait être généreusement alimentée.

D'autre part, l'entraide ne se manifeste pas nécessairement par un « dépannage » en argent, des conseils, de camarades spécialistes peuvent être, bien des fois, de beaucoup plus utiles.

Camarades médecins, juristes, spécialistes de toutes branches faites-vous connaître. Le trésorier centralise également les adresses.

Clément Fournier, 261, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris (10e). C.C.P. 12.947.99. Paris.

MONTPELLIER. — Conférence publique et contradictoire : Le Parlement aux mains des Banques. Conférencier : P. Rassinier.

Lundi 10 décembre, Salle du Pavillon Populaire, à Montpellier (Hérault).

CERCLE ELISEE RECLUS. Réunion chaque samedi au siège, Café du Bon Accueil, 71, rue du Bonnel, Lyon (3e).

ROANNE. — Groupe Anarchiste : Réunion le jeudi à 20 h. 30 chez Grélaud, 12, rue Jules-Guesde, Roanne (Loire).

GROUPE ANGERS-TRELAZE. — Réunion le 1er samedi de mois à 20 h. 30, au lieu habituel.
Bibliothèque et librairie.

Une tournée de Conférences de Paul Rassinier

8 décembre,		Toulon
9	»	Marseille
10	»	Montpellier
11	»	Carcassonne
12	»	Narbonne
13	»	Toulouse
14	»	Agen
15	»	Auguémes
16	»	Ruelle
17	»	Bordeaux
18	»	Montauban

Sujet :
Le Parlement aux mains des Banques

N. B. — Notre ami traitera ce sujet dans ses rapports avec les événements d'Algérie, d'Egypte et de Hongrie. Pour l'heure et le lieu, consulter les affiches.

ROANNE. — Nos camarades de Roanne ont édité un papillon contre les jouets de guerre au prix de 375 francs les 500. Adresser les commandes à Fréléal Navarro, 195, route de Charlieu, Roanne (Loire).

Le « Combat Syndicaliste », organe de la C.N.T., est en vente chez Maurice Joyeux, 53 bis, rue Lamarck, Paris (18e).

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE. — Réunion du Groupe dimanche 16 décembre, à 14 h. 30, salle C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e). Métro Belleville.

— PRÈS DE NOUS —

FOYER RATIONALISTE LIBERTAIRE

Mercredi 19 décembre, à 20 h. 45 au Café de la Gare (sous-sol)
2, place Saint-Michel
CH.-AUG. BONTEMPS
sur
L'évolution des Noirs africains
ENTRÉE LIBRE

AMIS DE HAN RYNER

Dimanche 9 décembre, à 15 h.
Café de la Gare
3, place Saint-Michel — Paris

Pour le 95e anniversaire de la naissance de Han Ryner
Allocution de Georgette Ryner
sur Banville d'Hostel
Louis SIMON :
L'enfance de Han Ryner
Une discussion amicale suivra.
Invitation aux sympathisants.

LE COMITE DES AMIS DE VOLINE
a fait don à la F. A. d'un certain nombre d'exemplaires du remarquable ouvrage de
VOLINE
La Révolution inconnue
que tout militant doit avoir en rayon et doit faire lire.
Nous expédions ce volume de 700 pages grand format au prix de
franco : 370 fr.
Adresser la commande et son montant à
G. VINCEY
170, rue du Temple, Paris-3e
(C.C.P. Paris 10.559-77)

INSURRECTION EN HONGRIE

par Paul BARTON

PILSEN, Berlin, Varsovie, Poznan, Budapest — chacun de ces noms représente une importante étape d'un grandiose soulèvement. Ainsi se dessine, devant nos yeux, le système idéaliste dont le mécanisme sur douze ans forces sociales de la société paraissait inexorable il y a quelques années encore. Mais il y a plus : à une époque riche en opérations des « appareils » inhumains, en intrigues de palais et en coups bas, à une époque marquée par une lassitude et une apathie sans precedent des populations européennes, voici qu'à une époque où les hommes se sont transformés en « masses », les soulèvements auxquels nous assistons depuis plus de trois ans dans l'étroite solidarité marquent une renaissance de la spontanéité et de l'action autonome des forces sociales réelles. Pour la première fois depuis la révolution espagnole des années trente, l'avenir se décide dans une dialectique inédite, non pas par les classes agissant contre les autres, mais bien par les peuples, les classes et les groupes sociaux eux-mêmes.

Société contre Etat

Le chemin que la révolte de la société contre l'appareil totalitaire a parcouru, depuis ses premières manifestations en juin 1953 jusqu'à la révolution hongroise d'octobre 1956, a suivi une courbe fortement ascendante. Nous n'avons pas à faire aujourd'hui le simple exposé des étapes de la colère populaire. Tout en gardant entièrement leur caractère spontané, les soulèvements sont de plus en plus portés par une volonté de en finir une fois pour toutes avec la tyrannie et, en même temps, par une conscience de tous les problèmes auxquels il faut faire face pour acquitter de cette tâche gigantesque. Dans leur action, les insurgés n'obéissent pas seulement à leur imagination, mais aussi à des considérations politiques et aux impératifs de la stratégie militaire.

A force de mûrir politiquement, le soulèvement réussit à élargir de plus en plus ses bases sociales. Le 17 juin 1953 cet l'œuvre exclusive de la classe ouvrière. A Poznan et à Varsovie, on voit se joindre à une glorieuse lutte ouvrière avec les étudiants. Et en Hongrie, au moment même où la fougue physique, aussi bien que l'intervention massive des troupes de l'occupant, commencent à faire fléchir les forces des ouvriers et des étudiants insurgés, c'est l'armée qui entre en lice pour renverser d'une manière radicale le rapport des forces.

Le même processus de l'extension de la révolte se produit d'ailleurs sur le plan politique. C'est peut-être l'aspect le plus surprenant de la révolution hongroise que de voir naître une volonté commune des militants communistes, sociaux-démocrates et socialistes qui se proposent d'instaurer le règne des conseils ouvriers, avec des paysans qui, une époque, voient en premier lieu la libération du cardinal Mindszenty, avec des paysans qui ne veulent plus de kolkhozes ni de spoliation de leurs produits par l'Etat et, enfin, avec l'armée qui ne peut pas oublier l'intervention des troupes russes contre le peuple hongrois. Mais, au fait, cette action conjuguée et même commune des forces sociales et politiques diverses ne surprend que si l'on applique un système de classes et de critères qui lui sont étrangers, critères propres à une démocratie politique. Les différences d'opinion n'ont qu'une importance secondaire, tant que tous les courants d'idées quels qu'ils soient, se trouvent enfermés dans cette camisole de force qu'est le régime totalitaire. Précisons du demeurant que l'unanimité des courants politiques divers est due non seulement à la nécessité de se battre contre l'ennemi commun qu'est le totalitarisme, mais encore à un jond commun qu'ils ont trouvé dans l'idée de la liberté.

Tous les grands mouvements populaires ont été d'ailleurs marqués par une tendance analogue à rassembler, autour d'une idéeforce, des mouvements qui, sur d'autres plans, différaient, dans des autres. Cependant, les analogies avec le passé, si elles permettent d'établir une théorie du soulèvement hongrois, ne nous sont d'aucun secours quand il s'agit de comprendre la dynamique de ce dernier. Car, à tout prendre, nous avons bien affaire à un événement sans précédent, ce n'est ni une révolution prolétarienne, ni une révolution démocratique, ni même une révolution nationale ; c'est encore moins, bien entendu, une contre-révolution. La caractéristique fondamentale de ce soulèvement consiste en effet — en plus du grand regroupement des forces les plus diverses qu'il a opéré — en ce qu'aucune force réelle de la société ne s'y est opposée. L'unique résistance vint de la part de l' « appareil », de cet étrange organisme artificiel et parasitaire au moyen duquel les dictatures totalitaires réussissent à maîtriser les peuples. Autant dire que, pour la première fois dans l'histoire, nous assistons à une révolution antitotalitaire. L'événement auquel nous nous sommes vainement attendus dans l'Allemagne hitlérienne et dans l'Espagne de Franco vient de se produire avec éclat en Hongrie.

Isolement tragique

Si l'on se rend compte de toute la portée de cette insurrection, il est d'autant plus tragique de constater qu'aujourd'hui le monde entier il ne s'est pas trouvé, jusqu'à présent, une seule force prête à venir en aide. Un peuple, presque encerclé par des Etats ennemis, a du porter seul le fardeau d'une révolution qui offre à l'humanité entière l'unique possibilité de vivre, en échappant au menace qui paralyse depuis tant d'années toute activité sociale et tout effort créateur, la naissance d'une nouvelle configuration mondiale.

Le soulèvement hongrois, certes, ne représente qu'un épisode de cette révolution antitotalitaire qui est en marche depuis plus de trois ans ; mais la lâcheté et l'indifférence des peuples, dont font preuve à chaque surgissant d'un peuple qui ne s'y trouvent pas directement mêlés, risquent de faire avorter le processus. On s'est souvent demandé, pendant les journées décisives de la bataille, quelle fut ce qu'attendaient les peuples de l'Allemagne de l'Est et de la Tchécoslovaquie pour reprendre leur lutte interrompue par un coup d'arrêt brutal en 1953. Ne risquaient-ils pas de porter, en se soulevant à leur tour, un véritable coup de grâce non seulement à leurs oppresseurs locaux, mais encore à ceux installés au Kremlin ? Mais on a oublié de se rappeler le fait que chacun de ces peuples n'étaient vu administrer lors de leurs propres insurrections, la même d'ailleurs que les hongrois sont en train de recevoir à leur tour : cette de la honteuse dérobade de tout le monde extérieur.

Il faut noter que cette dérobade s'accentue d'étape en étape, dans la mesure où grandit l'ampleur de la révolte. Aussi le soulèvement hongrois, pour jusqu'à présent culminant des étapes décroche de l'Elsen et à Berlin-Est, représente-t-il également le point où la vague risque le plus de se briser.

Hélas ! qui pourrait s'en étonner, alors que toutes les oraisons funèbres dont nous entendons prononcer un peu partout sur la tombe d'une révolution qui continue à combattre ne suivent en réalité qu'à mettre au tombeau notre propre conscience — si tous ces hommages de l'hypocrisie reussissant à convaincre ceux qui se battent ou qui s'apprêtent à entrer en lice, de l'absurdité de leurs aspirations ?

Un révolutionnaire que l'on veut ignorer

par Aline AUROUET

De notre temps, les filles renseignées sur le monde ne se restreignent pas à vivre comme leurs grand-mères. Elles sont libres au contraire, de montrer, dans leur comportement extérieur qu'elles se veulent à l'avant-garde de l'évolution. Cet état d'esprit a gagné jusqu'aux Japonaises.

Le Japon officiel a, il est vrai, manifesté son ralliement au monde moderne en consentant, dès 1946, le droit de vote aux femmes. La poussée démographique l'a contraint cependant à leur enseigner le « birth control » afin même à majorer les impôts des ménages dont les ressources sont indisciplinées. Il faut croire que ces nécessités d'ordre collectif, traduites dans les impératifs légaux n'ont pas, néanmoins, changé les conceptions traditionnelles du Japonais. N'avons-nous pas appris — car les potins vont vite en nos périodes politiques — que quarante-quatre étudiantes ont été blâmées par le recteur de leur Université pour n'avoir fait faire une indéfinissable ?

Ce recteur est cependant un homme moderne. Il téléphone, conduit sa voiture, se déplace en avion, inscrit au programme de l'enseignement dispensé aux jeunes filles les découvertes récentes de la physique et de la biologie, ne répugne pas à leur faire connaître la signification de leur propre anatomie. Mais il ne peut supporter qu'des élèves coquettes, comptent ouvertement avec l'ancienne soumission, l'effacement caractéristique de l'ancienne femme japonaise.

Faites me dire que le Japon n'est pas l'Europe et qu'ici les esprits sont plus avertis. Est-ce bien sûr ? Tel député, de droite ou de gauche, qui le matin au Parlement a contribué sur voie à une loi en faveur de l'enfance spontanée à vivrer, tel militant syndicaliste qui soulent la juste revendication du travail égal à salaire égal, sans tarder d'accord pour écarter les femmes de leurs Comités, sous le prétexte qu'elles ont mieux à faire en se consacrant à leur mari et aux œuvres sociales qui les confinent dans leur spécialité : vie domestique.

En Europe, des députés et des militants admettent le droit ou en principe que la femme puisse agir comme une personne émancipée, mais hier et par de conviction que, dans leur privé, ils ne manquent point à lui faire subir leur autorité.

C'est d'imaginer des réformes de change pas du même coup les habitudes et les manières en nous depuis des siècles par des morales aujourd'hui dépassées. Les femmes ont le droit de se comporter de telle ou telle manière... sur le papier ! Qu'elles se comportent selon le droit et une avalanche de préjugés déclenche sur elles les jugements sceptiques, les ironies perfides, les réticences et les réprobations.

Quand les femmes mesurent l'abîme qui sépare

Les intellectuels et la Hongrie

L'intelligence imbécile

Si la colère et le chagrin ne l'avaient emporté sur la curiosité, ce n'est pas sans amusement qu'on aurait pu assister aux contorsions des littérateurs, distingués pour apaiser leur conscience, troublée par une atmosphère d'orage, après le coup de tonnerre de l'insurrection Hongroise. La tristesse serait d'ailleurs aussitôt revenue, devant les réactions de quelques honnêtes gens, asphyxiés par les nuages de confusion qu'ont répandus les faux pasteurs.

Il suffisait d'attendre et de laisser parler. Quand un intellectuel de hasard, aux premiers jours de la révolte, était l'avion de Ben Bella et passait sous silence les manifestations ouvrières de Budapest, c'est qu'il était gêné, affreusement gêné d'être dérangé dans son petit système de croyances. Lorsqu'un autre, quelques jours plus tard, s'indignait contre les bagarres de la rue de Châteaudun et oubliait de mentionner l'intervention sauvage des blindés soviétiques, c'est qu'il avait une peur bleue de voir la vérité en face.

Il importait il ne s'agissait ni de militants, ni de sympathisants du P. C. Non — des amis vous dis-je, hommes et femmes pour la plupart intelligents et droits, mais intoxiqués par leur ambiance ou ralliés à l'opinion des groupes qui s'expriment dans France Observateur, ou sommet duquel ces journaux qui veulent s'arroger, on ne sait trop pourquoi, le monopole de faire entendre leur voix sur les événements de Hongrie.

Quelles voix ridicules et embarrassées! Dans le genre, le refus d'est battu par le communiqué qui porte en tête la signature de J.-P. Sartre et qui a chaud peut-être été rédigé par celui-ci. Sur un ton furibond, ce texte dénie le droit de protester à ceux qui se sont tus pour le Guatémala ou qui ont applaudi le « coup de Suez ». Ce disant, le manifeste s'aligne naïvement sur l'extrême droite qui était ravie de prendre les Etats-Unis en flagrant délit de colonialisme et sur Rivarol qui ne voulait pas se battre en Egypte pour la Reine d'Angleterre... Dans leur précipitation les signataires oublient tout simplement la guerre d'Algérie!

L'oubli n'est qu'une étourderie, mais l'exaspération trahit la mauvaise conscience. Dans le Monde Libertaire qui a toujours pris des positions claires et nettes, les précautions oratoires sont inutiles devant un événement aussi retentissant qu'une révolution ouvrière contre le stalinisme. C'est en pleine liberté d'esprit qu'il est possible d'exprimer sa pensée, n'est avec une parfaite objectivité qu'il est permis d'étudier les tristes phénomènes de paralysie mentale de quelques nous avons pu assister.

Passons rapidement sur la tardive réaction de certains intellectuels du P. C. C'est peu de dire que leur intelligence et leur bonnêteté ont joué un moindre rôle que la pression de l'opinion publique dans leur lable soudain de mécontentement. Au nom du sens de l'histoire et de la parite socialiste, ces gens nous avaient jusqu'à présent sans dire un mot, s'ils avaient eu les blindés soviétiques au cul.

Passons encore plus vite sur le retournement de quelques chrétiens avancés, au moment où il devenait difficile de vendre à la fois des romans aux gallas du C. N. E. et dans les paroisses progressistes. Le risque d'un projet perdu coïncide de façon trop opportune avec leur indignation pour que celle-ci prenne toute sa valeur.

Le milieu complexe de France Observateur, au sommet duquel se jouent les intrigues les plus singulières, mériterait à lui seul une étude entière. Laissons donc M. Gilles Martinet à ses « quelques amis sincères » qui savent comme lui que le stalinisme ne peut pas être réduit à ses aspects les plus abjects » On se sera demandé depuis longtemps si quelques collaborateurs de cette publication n'ont pas pour tâche essentielle de convaincre les lecteurs que le stalinisme est autre chose que de la pourriture.

Malgre leur diversité, les réactions de ces intellectuels ont toutes un point commun: le mystère de leur aveuglement dans le passe.

Le recoin de voir clair, la crainte d'aller jusqu'au bout de la pensée, l'hésitation a revoir une position, l'engourdissement dans les idées toutes faites ou le coton du confort moral ne sont que de faibles explications du phénomène. Est un réflexe mental conditionné sur une échelle gigantesque que quelque chose qui fait sécréter automatiquement la glande salivaire des chiens de Pavlov, lorsqu'ils ont tendu une tranche de marxisme saignant?

On dirait plutôt une sorte d'hallucination collective, comparable aux intoxications de Pont-Saint-Esprit, produite par la consommation quotidienne d'un pain frelaté à base de matérialisme dialectique et de dialectique corrompue. Une vision déformée, un jugement distordu laissent apparaître des diables et des flammes à la place des réalités les plus simples. L'article de J.-P. Sartre publié dans l'Express (sous forme d'interview, pourquoi donc?) va nous en donner des exemples remarquables.

En tête de l'article surgit une phobie sinistre de tanks qui se préfèrent sur un horizon de guerre. Est-ce la Fin de l'étude sur les communistes et la paix? Autre inquiétude, autre cauchemar. Cette fin, Sartre ne pourra sans doute jamais l'écrire. Nous voudrions profondément qu'aucune aggravation de la conjoncture internationale ne vienne lui donner une conclusion terrifiante.

Avec quelques commentaires intéressés, Sartre a découvert que « nous avons assisté à une révolution politique qui évolue à droite ». Sur quelles informations précises, sur quelle base rationnellement établie peut-on baser un tel mensonge? Pour nous, l'action d'un peuple unifier contre les bas salaires, contre le vol organisé des ressources économiques, contre l'oppression, contre la police, contre les prisons et les tortures, contre l'appareil d'Etat qui la dictature ne peut pas exister, elle ne doit pas devenir une révolution de droite! Les ouvriers de Budapest ne peut pas s'y sont pas trompés. Il n'est pas besoin d'être agrégé de philosophie pour s'en apercevoir.

Peut-être quelques réactionnaires se sont-ils mêlés à la lutte? En France aussi, pendant la résistance on avait remarqué certains éléments d'A. F. ou du M. S. R. A-t-on jamais dit que dans son combat, la résistance avait évolué à droite? En fait Sartre antilise sur une évolution possible, mais non probable et cette extrapolation lui permet d'affirmer que la présence des Russes en Hongrie était devenue « à peu près nécessaire ».

La suite des événements a prouvé que Sartre fournissait d'avance et en termes propres l'argumentation qui devait permettre au P. C. Français de sauver la mise et au régime Kadar de prétendre hypocritement défendre le socialisme, tandis que se poursuivaient dans l'ombre les déportations peut-être et certainement les arrestations massives d'ouvriers.

Cette justification, cette aide idéologique sont-elles conscientes? Non sans doute. Elles font partie des hallucinations dialectiques, qui empêchent de voir qu'une fois coupé le commandement marxiste puisse être de gauche.

Cependant Sartre a protesté. Sa protestation demeure. Il est de nouveau l'ennemi de ses compagnons de route. Mais la valeur de son indignation est détruite par l'élément négatif de postulats démentis par les faits. Non, il n'est pas vrai que: 1°. R. S. S. avait réussi le « socialisme en un seul pays », chez elle, comme il dit. Cet article de catéchisme empêche de comprendre, comme le savent ceux qui ont pris le contre-poison libertaire, que le régime soviétique est une gigantesque escroquerie politique, qui prétend sur un horizon de guerre. Est-ce la Fin de l'étude sur les communistes et la paix? Autre inquiétude, autre cauchemar. Cette fin, Sartre ne pourra sans doute jamais l'écrire. Nous voudrions profondément qu'aucune aggravation de la conjoncture internationale ne vienne lui donner une conclusion terrifiante.

Avec quelques commentaires intéressés, Sartre a découvert que « nous avons assisté à une révolution politique qui évolue à droite ». Sur quelles informations précises, sur quelle base rationnellement établie peut-on baser un tel mensonge? Pour nous, l'action d'un peuple unifier contre les bas salaires, contre le vol organisé des ressources économiques, contre l'oppression, contre la police, contre les prisons et les tortures, contre l'appareil d'Etat qui la dictature ne peut pas exister, elle ne doit pas devenir une révolution de droite! Les ouvriers de Budapest ne peut pas s'y sont pas trompés. Il n'est pas besoin d'être agrégé de philosophie pour s'en apercevoir.

Peut-être quelques réactionnaires se sont-ils mêlés à la lutte? En France aussi, pendant la résistance on avait remarqué certains éléments d'A. F. ou du M. S. R. A-t-on jamais dit que dans son combat, la résistance avait évolué à droite? En fait Sartre antilise sur une évolution possible, mais non probable et cette extrapolation lui permet d'affirmer que la présence des Russes en Hongrie était devenue « à peu près nécessaire ».

Il en vient même à définir une extravagante morale sociale qui glorifie à peu près exactement qu'il faut mentir aux ouvriers! Toutes les subtilités de la dialectique qui permet, à quelques lignes d'intervalle, de dire une chose et son contraire ne pourront jamais empêcher d'avoir lu qu'à son avis la dénonciation publique et solennelle de Staline « est très bien, quand une telle franchise n'est pas rendue possible par une élévation préalable et considérable du niveau de vie de la population!!... »

Après cette énormité, tirons l'échelle.

Si l'intelligence des intellectuels n'était pas stupéfiée, proprement rendue stupide par leur « conformation mentale » ils auraient compris depuis longtemps que l'intervention armée du bolchevisme ne peut pas une exception, mais une règle. Les crimes ne remontent pas seulement à Staline, ni aux stalinien de 1956, mais au Trotsky de Cronstadt, au Lénine de la guerre d'Ukraine contre Makhno, au Marx du coup de force contre la Première Internationale. Ils ne sont pas fait des hommes mais des doctrines.

Répétons sans nous lasser les critiques formulées par Bakounine et James Guillaume à propos du marxisme et de la dictature du prolétariat, des 1872. « Comment voulez-vous qu'une société égalitaire et libre sortît d'une organisation autoritaire? C'est impossible! » disaient-ils. Ils savaient déjà que la dictature du prolétariat ne confirmait jamais qu'à une dictature féroce, sur le prolétariat, au profit d'une classe de nouveaux privilégiés.

Les aveugles n'ont pas voulu lire ces textes. Et pourtant les anarchistes annonçaient aussi que les peuples ne pourraient jamais s'affranchir de cette oppression que par de nouvelles révolutions. Les événements de Hongrie en sont le prélude.

Louis CHAVANCE.

Alexandre PÉTOFI, poète hongrois

Alexandre Pétofi est né en 1823. Il a pendant la révolution de 1849. Il est resté le symbole de la lutte du peuple hongrois pour la liberté. Voici une pièce caractéristique de la manière du grand poète lyrique.

C'est un soleil brillant que la joie du cœur,
Un nuage obscur le couvre
C'est un nuage obscur que la tristesse du cœur
Une brise vient et l'emporte avec elle

Je suis comme l'ombre
Comme si Ferrais en un cimetière
Temps passé, temps passé,
C'est toi le cimetière.

le monde libertaire des Lettres et des Arts

SUR LES QUAIS

par J.-P. MONTEIL

Entre le fleuve tranquille et le torrent des voitures les quais restent un lieu de prédilection pour les rêveurs, et les bistots des bouquinistes, malgré l'invasion des « poliders » et des bouquins aux couvertures prometteuses attirent encore les curieux. Le chercheur y trouvera toujours quelque petite chose oubliée, qu'il voit voir, entendre et aussi bavarder il ne tardera pas à découvrir des « types » sortant de l'ordinaire. Car les bouquinistes sont pas des « commerçants » quelconques. Ils vous diraient qu'ils font un métier d'art. La plupart ont choisi ce métier parce qu'il leur donne, en plus du bitteck quotidien, du rêve et de la liberté.

Ce sont eux qui ont fondé ce prix des bouquinistes (un franc!) qui a permis la réédition du « Voleur » de G. Durien.

J'en connais qui sont peintre, poète, écrivain, journaliste. Il y en a même un qui est éditeur : Maurice Pernette. Poète lui-même, Pernette sacrifie une partie de ses gains à imprimer de petites plaquettes toujours intéressantes. C'est la son plaisir... ou son vice. Il tient ses boîtes quai Montebello.

Sa dernière édition est une mince plaquette qu'il a signée lui-même et qui est consacrée à la réhabilitation de « bavdit d'honneur » Louis Mandrin. Car il y a des mandrinots fervents, tel cet autre bouquiniste, notre ami Blain, chercheur éclairé, grand amateur de Gaston Couté, qui tient boîte vers l'Académie française.

Mais ce qui donne le sens exact de la tâche entreprise par Pernette c'est l'édition de quatre plaquettes de Louis Lanoizelée, autre bouquiniste. La première est consacrée à Lucien Jean, cet anarcho-syndicaliste, écrivain de grand talent, qu'on laisse sombrer dans un injuste oubli. La deuxième rappelle le souvenir de Marguerite Audoux, cette cousette devenue écrivain. qu'imposa Mirbeau qui ne prodiguait pas son admiration à n'importe qui. Une troisième nous aide à mieux connaître Emile Guillaumin, écrivain-paysan, qui vécut sagement en cultivant sa terre et travailla beaucoup à l'émancipation paysanne. L'autre, enfin, nous parle de Ch.-L. Philippe, grand écrivain, dont le nom semble bien définitivement imposé, encore que trop peu connu.

Dans le bref catalogue de Pernette on trouve aussi une curieuse brochure de correspondance entre Gide et Dabit. Des souvenirs d'enfance du charpentier - écrivain René Bonnet, une ou deux très minces plaquettes de poèmes de Pernette lui-même. D'autres titres vont s'ajouter...

J'ai tenu à faire connaître aux lecteurs du « Monde Libertaire » cet effort désintéressé, très proche de nous car je pense qu'il ne faut laisser dans l'ombre rien de ce qui peut élargir le cercle et grandir le nombre de ceux qui travaillent dans le sens de la Liberté.

Panorama de la littérature hongroise

La différence marquée de la langue hongroise avec les langues occidentales a rendu difficile aux lecteurs français l'accès d'une littérature pourtant riche et originale dominée par une production politique d'une virilité exceptionnelle.

Et c'est justement le mérite du livre de Hankiss et Juhasz — livre que malheureusement on ne trouve plus guère que dans les bibliothèques publiques — de nous rendre cette littérature familière sans surcharges inutiles d'érudition pedante.

La première partie de l'ouvrage nous présente cette littérature toute entiere dominee par le « héros » dressé devant l'étranger pour vastes massives bat les marches de cet état minuscule. Certes dès l'origine on sent l'apport poétique de l'Asie orientale, véhicule du rêve, mais incontestablement le « geste » domine toute cette littérature assoiffée d'activité utile. Il nait alors sur les rives du Danube une épopée « naïve » de structure paienne que l'Eglise condamnera. Mais le prêtre poursuit avec la même énergie qu'il mettra à poursuivre la poésie et la musique de ce peuple dressé à un carrefour des courants de l'intelligence, les luttes incessantes contre le Tartare ou le Turc qui du XIIIe au XVIe siècle, ensanglante le pays, ne vont pas empêcher une Renaissance digne des pays occidentaux et dont le symbole est Nicolas Zrinyi créateur de l'épopée moderne.

L'école française met alors la Hongrie intellectuelle en contact avec le siècle de Voltaire et des encyclopédistes et prépare l'épanouissement romantique qu'incarnera Michel Vorosmarty dont les accents déchirants rappellent ceux de Vigny

« Le tombeau ou descend une nation
Sera entouré de tant de peuples
Et une larme de deuil brillera
Dans les yeux de tant de millions d'humains... »

Mais la fusion de la poésie populaire avec la haute littérature va être l'œuvre de Petofi dont le génie va marquer toute la littérature moderne du peuple hongrois et c'est à cette littérature moderne que la seconde partie de loin la plus importante de cet ouvrage, va être consacrée.

L'existence et l'individualisme qui vont imprégner l'œuvre de Petofi se concrétise à travers le pays en enracinée dans la plaine immense dont personne ayant lui n'avait su révéler les beautés. Derrière lui d'autres poètes ont pris leur élan et Jokai « le Victor Hugo » hongrois dans « Nouveau Seigneur » roman traduit en français pose bien avant Gandi le problème de l'inactivité, de la résistance passive devant l'oppresseur.

Enfin le réalisme va donner à la Hongrie une floraison de romanciers dont Miksrath a été le plus traduit en français.

Avec Ady débute la grande époque de la littérature moderne que le poète va dominer de tout son génie. Le triomphe, Ady le doit à son incomparable lyrisme mais aussi aux accents pathétiques de ses chants pour la liberté et la justice sociale et lorsque le poète mourra il aura bien de la peine à reconnaitre dans la Commune de Budapest qu'anime Bela Kun son ancien élève, la république fraternelle à laquelle il a tant rêvé.

Enfin l'ouvrage s'achève par un rapide regard sur la littérature hongroise contemporaine dont les auteurs les plus représentatifs ont été traduits et nous sont plus familiers. Lire ces pages denses nous permet de comprendre le mouvement révolutionnaire qui se déroule à Budapest et la part énorme qu'y ont pris les intellectuels qui se réclament de Petofi et qu'animent la foi d'Ady.

Maurice JOYEUX.

André ADY et la guerre

André Ady est né en 1877 d'une famille paysanne de petite noblesse Installés sur les confins de la Transylvanie. Sa conversion à la pensee socialiste humanitaire, inspirée par l'enseignement de Jaurès et l'influence maçonnique, date de son premier voyage en France en 1903. La guerre devait déchirer le grand poète hongrois et sa propre agonie se confondit alors avec celle de l'humanité. Voici un extrait de son poème: « En tête des morts », où il exprime toute son horreur de

Nous savions que les hommes étaient faibles
Et qu'ils avaient de grosses dettes d'amour ;
Tout de même il était drôle,
Cet écoulement du vieux monde fini,
Jamais la lune ne fut plus goguenarde,
Jamais l'homme ne fut plus petit
Que cette nuit-là.
C'était une nuit d'été bizarre,
Bizarre.

L'horreur se pencha sur les âmes
Avec une joie haineuse,
Et dans chaque homme pénétra
Le destin mystérieux de ses aïeux,
Et la pensée dont l'homme est si fier,
Cette loque, cette paralysie,
Partit, tira pour la loque sanglante et hideuse.
C'était une nuit d'été bizarre,
Bizarre.

Le Petit Carrousel de Fête

Est-ce un hasard si c'est de Hongrie que nous parvient le premier film qui traite, hors des cadres platement propagandistes du « réalisme socialiste » du problème des paysans à l'heure de la collectivisation agraire? Probablement pas. En tout cas, le réalisme poétique du Petit Carrousel de Fête permet d'atteindre, au travers de l'émotion d'un beau et simple chant d'amour, à des problèmes d'une brûlante, trop brûlante actualité.

Le thème fondamental est si vieux que l'on aurait tendance à le croire éternel: amour, limpide et puissant, de deux adolescents, contrarié par la combinaison d'intérêt d'un père de domine le sens du domaine — la terre à arrondir qui était royaume quand le conflit se déroulait au rythme de la tragédie. Ce drame-là ne lasse personne; les fibres qu'il fait vibrer en nous sont toujours sensibles, à plus forte raison si l'héroïne a le visage enchanteur de Mari Torocsik, petite femme à l'âge de Juliette. Pendant des siècles ce genre d'histoires s'est, en général, mal terminé. Nous sommes aujourd'hui à l'époque où elles peuvent se bien finir, en attendant que le déchirement lui-même perde sa base et son sens. Ici, la fin est heureuse.

Toute la valeur du film est elle donc dans l'art de Zoltan Fabri à broder une nouvelle dentelle sur la trame antique? Cet art est grand, et il n'est pas difficile de comprendre que les lenteurs qui peuvent nous importuner ne sont pas maladresses mais autre langage que le nôtre et dont il ne faut pas se presser de conclure qu'il vaut moins. Mais, il y a plus qu'un de maitrise artistique, l'amour d'un terroir et de sa vie, le sens de la forte poésie des sentiments simples. Au-dela de tout cela, l'embrassant, lui donnant l'unité, il y a une philosophie optimiste de bon aloi qui n'est pas artificiellement basée sur les réformes économiques mais profondément sur une foi en l'homme.

Si la petite Marika s'attriste de la décision de son père d'abandonner la ferme collective, ce n'est pas parce qu'elle consacre ses loisirs à rêver aux discours agraires de Rakosi, mais que, pour elle, l' « Association » c'est le travail dans la joie de deux jeunes, travaillant les jours ensemble et, en particulier la présence, auprès d'elle, de Mihaly Nyaz, le jeune partisan de la coopération, parce qu'il pense que les paysans ne doivent plus passer leur vie dans la boue. Et la boue, ce n'est pas seulement celle des chemins mais aussi la crasse morale. Il ne récite pas de propagande; il est tendu vers une vie nouvelle. Simple espoir dira-t-on? L'espoir est une force. Et il ne fera pas bon décevoir celui-la.

Le père de Marika ne croit pas à la vie nouvelle. On y croit peu après cinquante ans de misère et jouir de la terre contribue attache aux traditions. C'est un paysan qui plus qu'à la terre tient peut-être surtout à une certaine structure des rapports humains. Comprendre cela c'est comprendre son revirement final pense au rythme discontinu du sciage d'une bûche. Dans sa tête l'essentiel se révèle être plus la qualité du paysan que la notion du domaine. Cet homme-là ce n'est pas la marionnette mélodramatique du « koulak », l'égoïste, le mauvais du film kolkhosien, c'est un paysan moyen que l'on a collectivisé de force et trop vite, alors qu'il faisait dun peu de patience et de démonstration dans les faits pour combattre sa méfiance, ses préjugés et en faire un collectiviste.

Le film est fait pour parler aux paysans hongrois. Je ne suis pas qualifié pour dire si, pour eux, sa belle leçon est démonstrative. Il ne peut aussi qu'il soit arrivée trop tard. Mais l'œuvre d'art parle toutes les langues et pour qui ne voit pas les films avec les yeux de l'esthète de service aux « Cahiers du Cinéma ». Un Petit Carrousel de Fête atteint à la fois au cœur et à la tête. Nous sommes assaillis aux problèmes de la Hongrie; bonne occasion de s'apercevoir qu'elle nous est proche en ses paysans et, grâce au Petit Carrousel d'atteindre à sa vérité. Dans de tels contacts les plus sincères indignations courent toujours le risque de demeurer abstraites.

Pierre GERAUME.

La pensée hongroise a dominé la révolte

Dominé par le béton hérissé de canons, cercle par les tanks ostentatoires et frontiers des démocraties « sœurs », étouffé sous une chape de plomb que le « socialisme » faisait peser sur l'intelligence, le pays magyars replie sur lui-même attendait, lessant ses plaies et communiant de la colère, révant de son histoire tout entière commandée par les luttes pour la liberté.

La publication du rapport Khrouchtchev au lendemain du XXe congrès du parti communiste russe pulvérisa la léthargie de cet univers engourdi par le reins de savoir, et le cercle Pétofi engage un bataille qui devait amener le départ de Rakosi, la réhabilitation de Radjik et attaquer son point culminant lors des obsèques de l'ancien chef du parti communiste hongrois. Le cercle Pétofi qui groupe des intellectuels et des étudiants multiplie ses réunions, réclame la liberté de la presse, la liberté de réunion, l'épuration du parti, le jugement des Staliniens responsables, la démocratisation des institutions. Enfin il impose le retour de Nagy. Les revendications formulées par le cercle appuyé par l'Union des Ecrivains et en partie acceptées par le gouvernement ne sont pas le cercle Pétofi qui rêve de jeunes écoles.

Le rôle que joue alors les étudiants pourtant formé par le régime et dont beaucoup n'ont pas connu l'enseignement classique que donne la bourgeoisie a ses elites est primordial. Leurs manifestations monstres du 23 octobre déclenchent l'insurrection. Ils organisent les premiers combats de rues en riposte aux discours provocants de Gerner et imposent dans le nouveau gouvernement organisé par Nagy un des membres les plus influents du cercle Pétofi, le philosophe Lukacs. Ce sont aussi les étudiants, réunis par milliers ayant à leur tête ceux de l'Institut Marx-Engels, qui manifestent devant la radio pour exiger la diffusion de leurs revendications. Appuyés par l'armée qui se joint à eux ils engagent le combat contre la police politique et les chars russes. Budapest est en feu! Les travailleurs forment leur comité d'usine, dressent des barricades, décrètent la grève générale. Et c'est la victoire. La Hongrie est libre! Les écrivains et les intellectuels viennent d'inscrire une des plus belles pages de l'histoire du mouvement de révolte qui jette les hommes à la gorge de la tyrannie. aux côtés des travailleurs des usines de Budapest, ils ont scellé la fusion du travail et de l'intelligence.

Lorsque les chars de la brute fasciste reviendront pour écraser la révolte hongroise, les intellectuels se dresseront à nouveau et nous avons encore dans le cœur le déchirant appel qu'ils lancèrent alors aux intellectuels d'Occident et que Albert Camus, entouré de quelques amis, a pris à charge de faire connaitre aux écrivains du monde entier.

La population hongroise est à nouveau contrôlée sous le joug. mais l'esprit de ce peuple est aujourd'hui bien réveillé. La lutte de l'intelligence magyare exemplaire, le mouvement communiste pourri s'écroule, le voile se déchire, les yeux s'ouvrent. Il ne paraît le moment de l'histoire de l'humanité vient d'être tournée. Le magnifique exemple de la jeunesse des écoles, des écrivains et des artistes hongrois nous console de ces pions qui prétendent représenter l'intelligence française et qui, agglutinés autour d'Aragon comme les punaises autour d'une carcasse pourrie, regardent avec fureur le vent de l'esprit qui s'est levé à Budapest et qui risque de balayer leurs misérables certitudes.

L'intelligence hongroise a dominé le drame hongrois. On pourra ergoter sur des détails soulignant les erreurs, les fautes inhérentes à toutes révoltes, déplorer l'utilisation de la révolte par certains qui n'ayant que de très lointains rapports avec l'évolution sociale. On pourra regretter la faiblesse des politiciens, la lâcheté des démocraties. On pourra discuter de tout cela, porter un jugement différent sur tout cela! Mais il est une vérité qui restera un exemple et un enseignement pour le prolétariat international : c'est le magnifique courage du peuple hongrois conduit à la bataille par son élite intellectuelle.

M. J.

Musique

On m'a demandé quelques lignes sur la musique hongroise. Tâche à la fois aisée et ardue. Nul besoin d'érudition pour tenter de dégager l'esprit d'une école de musique. Elle est essentiellement folkorique, donc humaine et simple; elle ne cherche point à s'élever aux sommets du grand Art mais plus simplement à exprimer l'âme populaire. On aime ou on n'aime pas la musique hongroise; elle est légère, pétillante comme un verre de Tokay; elle exprime une telle joie de vivre, une telle invitation au mouvement et au rire qu'elle veut, par là, marquer son « insoumission », son évasion de la nostalgique musique slave et c'est elle est issue.

Sa force de persuasion est telle que l'autre soir, en pleine insurrection, les parisiens qui acclamèrent l'Orchestre National Hongrois sur la scène du Gaumont-Palace marquèrent, par leurs ovations, leur sympathie envers les représentants d'un peuple qui souffrait; c'était le cœur de Paris qui battait au rythme de ceul de Budapest; bien sûr, quelques larmes furent humides... et le miracle se fit : rien ne fut plus que Musique. Vingt-deux violons étouffaient la voix des « orgues » de Staline.

Qu'on ne s'étonne pas alors qu'une musique aussi « efficace », aussi directe marque d'un sceau indélébile ceux qu'elle a touchés.

Nous avons vu, Franz Liszt étudia la musique en Allemagne pour devenir ce qu'il fut... « ce qu'il restera toujours: maît n'est-ce point son instinct qui lui dicta sa Rhapsodie et sa Fantaisie hongroise? Nous avons vu Béla Bartok et Zoltan Kodaly, deux des politiciens, la lâcheté des démocraties. On pourra discuter de tout cela, porter un jugement différent sur tout cela! Mais il est une vérité qui restera un exemple et un enseignement pour le prolétariat international : c'est le magnifique courage du peuple hongrois conduit à la bataille par son élite intellectuelle.

M. J.

Radio

Depuis la sortie du film « Si tous les gars du monde », le grand public comprenait l'efficacité de la radio dite « d'amarrage » de la révolution hongroise aura sanctionné s'il en est encore besoin l'utilité de la radio en générale. Il s'avère que grâce à elle jamais plus dans le monde un événement important si loin qu'il puisse se dérouler ne le restera ignoré. Il est probable qu'avant longtemps nous apprendrons des choses utilitaires venant de l'U.R.S.S. et que nous transmettront les pêcheurs en ondes courtes. La radio officielle hongroise n'a pu cacher dès le premier jour les difficultés du PC dé-vant l'opinion grandissante. Puis, par intermittences, des communiques contradictoires finissent deviner la bataille pour le micro. Radio-Miskolc est aux mains des insurgés dès le 27 octobre. Le 29 c'est Radio-Gyor qui demande aux révolutionnaire de ne pas livrer leurs armes malgré les promesses octroyées par le commandement soviétique. Le 30 Radio-Moscou annonce l'évacuation de Budapest par les troupes russes dès que le gouvernement hongrois le jugera indispensable. Le 31 nous apprenons par Radio-Budapest que l'évacuation des troupes soviétiques est chose faite. Mais le 2 novembre un poste à ondes courtes annonce l'arrivée de nouvelles troupes russes, et le « C'est Radio-Budapest qui annonce l'attaque de la capitale et demande l'aide de l'O.N.U. Sur l'appel de l'association des écrivains hongrois aux intellectuels du monde entier. A 8 h. 13, plus rien, la radio officielle est aux mains du Russes. A 14 heures un poste clandestin diffuse de Budapest : « Attention, écoutez tous. Des centaines de tanks attaquent la capitale. Nous demandons l'aide du monde entier. Des centaines d'avions survolent la ville. A 18 heures le dernier émetteur revolutionnaire diffuse des messages, il est maintenant trop dangereux de se faire repérer. Entre temps un appel direct aux intellectuels français est capté en Autriche, il s'agit la encore d'un émetteur à ondes courtes clandestin. La radio de Budapest, reprise par Kisling-Kadar (dont le nom résonne cadavres à nos oreilles) ne diffusera plus maintenant que des communiqués annonçant l'écrasement de la « contre-révolution ». La dialectique marxiste a de curieuses définitions.

Europe I nous a donné un saisissant reportage de l'insurrection : André Vellier, Gilbert Lauzun et leur magnétophone témoin vivant, fidèle et éloquent des journées tragiques, nous ont fait vivre l'attaque bolchevique. Tandis que les reporters expliquent les événements et décrivent le décor les canons gueulent et l'on entend les chars qui se ruent sur les nids de résistance. On entend la foule qui chante et crie son espoir, on pense au « vol noir des corbeaux sur la plaine ». Puis, comme tout semble perdu, un révolutionnaire, dans un français meurtrier, nous le dit dire que maintenant c'est fini, l'espoir si grand s'est écroulé. Ce reportage n'est peut-être pas dans la « ligne » radiophonique, mais, si découlité soit-il, c'est la vérité et le naturel qui paient encore le mieux. L'écoute d'une telle émission nous a fait serrer les poings et nous sommes restés là, la rage au cœur de ne pouvoir venir en aide à ces glorieux défenseurs de la liberté.

J.-F. STAS.

Gala

L'es adjectifs tout faits que l'on met entre guillemets pour décrire un spectacle, une ambiance, un tour de chant... sont bien commodes, mais il semble qu'en ce qui concerne le gala annuel 1956 du « Monde Libertaire », au Palais de la Mutualité, ils vont de soi. Pourquoi ? Qu'il nous suffise de constater que la source de nos réussites n'est point tarie — au contraire le succès du gala du « Monde Libertaire », paré de tous les adjectifs commodes et usuels n'atténuera en rien le mot UNIQUE qui doit le qualifier. UNIQUE, parce qu'en dépit des événements de la semaine, des salles de spectacles vides, la Mutualité était archi comble.

UNIQUE parce que le programme assuré par les meilleurs artistes de la scène parisienne a le label de la qualité et du goût et qu'il est chaque année un événement parmi les belles soirées artistiques de Paris.

UNIQUE parce qu'il régne une ambiance qu'on ne trouve nulle part.

G. Brassens au gala

1956

UNIQUE parce que nous avons pour nous, toute la soirée notre ami Georges Brassens qui chante nous dire tout ce qu'il contient son cœur de joie de vivre, de besoin d'espérer, mais aussi de révolte et d'amertume devant l'injustice des hommes, devant leur mesquinerie et leur lâcheté — la salle entière retrouve son ami... l'authentique poète doublé d'un compositeur exquis qui a révolutionné la chanson actuelle... Les spectateurs ne peuvent se résoudre à le quitter : applaudissements, ovations, enthousiasme... Voilà qui termine ce gala 1956 du « Monde Libertaire », où tous les cœurs ont battu à l'unisson parce que cette foule amie qui écoule dans la nuit a choisi le bonheur des hommes contre l'absurdité du monde actuel en venant pendant quelques heures aider au rayonnement de ce journal libre et sain qui reste la bouée où se raccrochent tous nos espoirs qui voudrait tenir dans ses colonnes tout l'amour du monde.

Suzy CHEVET.